

LE COLLECTIF « COMBATTRE LA SOLITUDE DES PERSONNES AGEES »

*CROIX ROUGE FRANÇAISE, FEDERATION DE L'ENTRAIDE PROTESTANTE, FONDS SOCIAL JUIF UNIFIE,
RELIGIEUSES DANS LES PROFESSIONS DE SANTE, SECOURS CATHOLIQUE/CARITAS FRANCE, ASSOCIATION DES
CITES DU SECOURS CATHOLIQUE, FEDERATION FRANÇAISE DE LA SOCIETE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, LES
PETITS FRERES DES PAUVRES.*

Enquête « Isolement et Vie relationnelle »

**Analyse des entretiens
par Marika Richetto**

5000 aînés témoignent de leur solitude

Septembre 2006

(document intégral)

«Tout être humain est utile à la société, quel que soit son passé. Si on découvre la personne, on peut trouver au fond d'elle beaucoup de trésors à partager avec les autres, même chez les personnes les plus difficiles qui sont devenues vulnérables »

(Extrait d'interview, anonyme, 2006)

Sommaire

PREFACE	4
I. « L'ESTIME DE SOI ET LE REGARD DES AUTRES POUR EXISTER »	8
1. S'exprimer pour partager et se sentir utile	9
2. L'unicité de chaque personne, reconnaissance fondamentale.	11
3. Une quête active de repères identitaires.	14
II. L'ENVIRONNEMENT.....	18
1. Des liens effectifs aux liens attendus.....	18
L'entourage de l'âge : entre le vécu et l'imaginaire, des relations à construire ?.....	18
L'entourage côtoyé	19
Des relations fragiles	22
L'entourage imaginé.....	23
Les animaux domestiques, une compagnie à préserver	25
2. L'habitat : espace privé	27
Un chez soi pour se réaliser	27
3. L'habitat : espace public	30
Côtoyer l'espace public, élément crucial de l'intégration sociale	30
La vie sociale au dehors.....	31
L'autonomie recherchée pour fréquenter l'espace public.....	33
III. L'INSATIETE : « LA POURSUITE EFFRENEE DU PLUS POUR SATISFAIRE LES CARENCES »36	
IV. MARQUER LE TEMPS POUR SE REPERER.....	40
V. UNE LUTTE NECESSAIRE POUR VAINCRE LA SOLITUDE.....	44
1. Lutter et le dire.....	44
2. Des enjeux clairement posés : refus de « la vieillesse » et sauvegarde de l'autonomie	45
3. Mise en œuvre du processus de lutte	47
4. Diverses manières de mener sa lutte contre l'isolement.....	49
L'anticipation.....	49
La libération.....	51
La création	52
VI. LA CONTRIBUTION DES RESEAUX D'ENTRAIDE DANS LA LUTTE CONTRE L'ISOLEMENT :54	
Représentations et Interrogations	54
VII. CONSIDERATIONS FINALES	62
« Les vieux envisagent de meilleurs lendemains ».	62
BIBLIOGRAPHIE	69

Préface

De sa place prépondérante sur la scène sociale, le vieillissement de la population s'inscrit comme phénomène dynamisant des questions sociologiques diverses. Il est un fait bien établi que vieillir ne saurait se réduire à un seul fait biologique. Dans notre société qui prend de l'âge, le sujet du vieillissement est devenu récurrent. Qu'il s'agisse des avancées médicales, de la gestion des retraites, de la gestion de la dépendance, ce thème est au carrefour de réflexions tant scientifiques que populaires. Sans nul doute, le phénomène de la canicule en 2003 a contribué à l'inscription d'un problème nouveau sur la scène publique, celui de l'isolement et de la solitude des personnes âgées. Poser les risques liés au grand-âge revient à le disqualifier en tant que problème social. C'est chose primordiale : la vieillesse en soi ne doit pas être stigmatisée, ce sont les carences, l'inadaptation des réponses sociopolitiques et l'insuffisant repérage des besoins qui doivent être communiqués.

Vivre la vieillesse, se raconter et être écouté. Telle est la base du recueil de paroles ainsi réalisé. Ce formidable élan de partage de mots constitue aujourd'hui un ensemble concret de pensées fort intéressantes à lire et à communiquer. L'intérêt est multiple. D'abord, en terme de quantité, puisque les milliers de questionnaires recueillis présagent une validité des résultats. Le nombre de personnes ayant accepté de participer à l'enquête témoigne d'une avidité à s'exprimer, d'une capacité à le faire : oui, les vieux qui nous entourent ont des choses à dire, si tant est qu'on leur laisse la parole. C'est chose faite.

Leur parole est exprimée, leurs mots sont entendus. Et là, c'est en termes de qualité que ce recueil est attrayant. L'énonciation se caractérise par des phrases majoritairement courtes, très ponctuées, dont la retranscription laisse percevoir le ton oral des personnes. La brièveté des discours n'entrave pas leur richesse, et une homogénéité dans le contenu des propos est aisément repérable.

En regard du thème de l'enquête, « isolement et vie relationnelle », notons que notre acception de l'isolement tient compte de diverses expériences de vie. L'isolement n'est donc pas réduit ici au fait strict d'être seul physiquement. Nous considérons aussi le fait d'être isolé relationnellement, affectivement et/ou socialement, ainsi que le sentiment de solitude qui peut naître et générer de la souffrance. La richesse de ce concept se retrouve d'ailleurs dans les paroles recueillies. Parler de son isolement, c'est avant tout parler de soi, de sa vie. De fait, les

vicissitudes qui composent les extraits de vies énoncés s'entrechoquent dans les discours.

Dans le cadre de cette enquête isolement et vie relationnelle, les personnes interviewées ont été invitées à s'exprimer sur leur situation personnelle, et notamment sur leur isolement, souvent illustré communément par le fait de vivre seul. Mais également, leurs liens avec les autres, leurs prouesses ou leurs fragilités, sont abordés, laissant une grande place à la qualité des relations vécues, passées, présentes ou à venir. Or, la qualité des liens sociaux influe largement sur la subjectivité de la situation d'isolement. Des personnes en situation d'isolement, réelle ou ressentie comme telle, ont ainsi exprimé le sentiment de solitude, souvent empreints d'affects négatifs.

Isolement et solitude sont ainsi montrés comme des expériences étroitement liées dont le vécu s'inscrit dans le parcours de vie propre à chaque individu. En considérant l'individu et son histoire, l'enquête vise d'ailleurs à éclairer, entre autres, les facteurs déclenchant ou aggravant des situations d'isolement. Notre questionnement porte également sur les incidences d'une situation d'isolement dans la vie quotidienne, tant sur un plan individuel, avec l'approche du sentiment identitaire, que sur un plan plus social, avec les valeurs démocratiques et les relations avec l'environnement, solidaire ou non. Enfin, nous avons tenté de contribuer à situer l'isolement comme problème social, et plus précisément comme expérience à risque nécessitant la mise en place de réponses spécifiques. En ce sens, le positionnement de l'interviewé comme force de proposition visait à le situer comme acteur essentiel dans les actions de lutte contre cette expérience.

A l'égard de l'isolement, les études se sont largement focalisées sur les facteurs de risques, sur le vécu de ruptures dans la trajectoire de vie des individus, sur les aidants familiaux surtout, professionnels et voisins également. L'isolement est une expérience qui met en scène la personne et son environnement comme producteurs et co-producteurs de facteurs influant son développement. Cette approche nous conduit à cerner l'isolement comme une trajectoire. Le concept de trajectoire¹ renvoie à la temporalité plus ou moins longue d'un phénomène et à l'action entreprise pour en gérer le déroulement et le traiter, tant de la part des professionnels, que de l'entourage où encore de la personne elle-même. Dans cette perspective, il importe de

¹ Le concept de trajectoire a été élaboré par Anselme Strauss pour étudier le travail de gestion des maladies chroniques par les malades et leur entourage.

réifier le parcours de vie comme une donnée fondamentale à prendre en compte. En termes de problématique, il semble donc opportun d'interroger les fondements de cette inscription dans un processus de lutte contre l'isolement. Plusieurs éléments seront considérés, ceux conduisant une personne âgée à entamer ce combat, ceux favorisant l'apprentissage d'une situation d'isolement, ou, à l'extrême, les éléments qui exacerbent cette situation au point de générer une crise. Dès lors, comment la personne se trouve-t-elle impliquée dans une action de lutte contre l'isolement ? Quelle perception la personne âgée en a-t-elle ? Quelle place la personne âgée a-t-elle dans ses actions ? Est-elle en recherche d'autres actions ? Quelles ressources la personne mobilise-t-elle ? Quelles sont les raisons d'une fragilisation des ressources individuelles ? Quel est le rôle de l'entourage dans leur mise en place ? Peut-on mettre à jour des stratégies de lutte individuelle ? Qu'en est-il des stratégies collectives ? Quelle évolution du rôle des réseaux d'entraide pour une meilleure contribution au combat contre la solitude ? Les personnes âgées pensent-elles leur avenir ?

Les éléments ci-dessous ont été définis à partir de l'analyse de contenu de données textuelles recueillies en deux temps. D'une part, les réponses à deux questions ouvertes¹ du questionnaire initial ont été prises en compte. D'autre part, des entretiens ont été réalisés auprès de 27 personnes âgées de 79 à 83 ans². Pour rappel, l'intérêt d'utiliser en partie une approche qualitative correspond à une démarche compréhensive. Il s'agit de cerner l'expérience des individus, leur vécu et le sens qu'ils lui confèrent. Globalement, l'expression personnelle de chacun doit permettre de dépasser une vision au présent pour se projeter vers des améliorations concrètes ou toutes nouveautés d'actions garantant un mieux vivre. Au-delà de l'expression orale, de l'écoute attentive, il s'agit aussi de répondre, en vue de favoriser l'inscription de tous dans un véritable échange. Hormis ces quelques détails méthodologiques incontournables, écoutons ce que nous apprennent ces paroles. Nous avons décidé d'organiser ce rapport d'étude en sept points :

¹ - « Que pourrait-on imaginer pour réduire la solitude

- pour les personnes que vous connaissez ?
- pour vous-même » ?

- « la mairie, les associations...font-elles déjà quelque chose pour aider les personnes isolées ? Que faudrait-il qu'elles fassent d'autre ou de mieux » ?

² L'analyse quantitative a permis « de déterminer qu'il existe une tranche d'âge « charnière » qui va de 79 à 83 ans : avant 79 ans, on est encore le plus souvent dans la jeunesse de l'âge ; après 83 ans, on entre progressivement dans le grand âge. C'est pendant cette période intermédiaire que se produisent les plus grands changements, parmi lesquels dans de nombreux cas le décès du conjoint ; c'est aussi à ce moment de la vie que s'altèrent la vitalité et l'intégrité physique : difficultés pour voir, entendre, se déplacer, perte d'autonomie. Parfois légères au début, ces détériorations sont cependant irréversibles et deviennent de plus en plus handicapantes » (D. Saint macary, F.Rollin, in synthèse quantitative, 2006).

- Tout d'abord, c'est la nécessaire considération du sujet âgé dans sa globalité qui doit être entendu. Nous verrons combien l'estime de soi et le regard des autres est une base essentielle pour vivre vieux, s'affirmer et exister.
- Dans un deuxième temps, les personnes définissent leur environnement, et nous partagerons ainsi leur appréhension du monde qui les entoure.
- Ensuite, sera révélée l'insatiété que peut provoquer les multiples carences qui affectent les personnes âgées. Les discours recueillis témoignent à ce sujet d'un manque concret à satisfaire, en matière d'aspirations et de projets.
- Les éléments de la quatrième partie évoqueront le nécessaire marquage du temps pour se repérer au quotidien. C'est dire toute l'importance d'une structure temporelle pour se projeter de manière satisfaisante dans l'avenir.
- Dans un cinquième temps, l'inscription de la personne dans un processus de lutte contre l'isolement sera révélée. Nous verrons combien chaque individu peut se situer comme un acteur dans ce combat quotidien.
- Nous étudierons ensuite les limites et les atouts des réseaux d'entraide dans la lutte contre l'isolement et/ ou la solitude pour voir en quoi ces initiatives font écho aux personnes à qui elles s'adressent et en quoi elles sont susceptibles de créer de nouvelles formes de solidarité.
- Enfin, pour conclure, et à lumière des discours recueillis, nous tâcherons de dégager quelques pistes de réflexions et quelques recommandations pour envisager « de meilleurs lendemains ».

I. « L'ESTIME DE SOI ET LE REGARD DES AUTRES POUR EXISTER »

Bien au-delà de paroles exclusivement centrées sur la vieillesse, ses avatars ou ses avantages, sont affirmées comme essentielles les valeurs humaines, importantes à tous les âges de la vie. Nous désignons ici une valeur comme « une manière d'être ou d'agir d'une personne ou d'une collectivité, considérée comme idéale et qui rend désirables ou estimables les êtres ou les conduites auxquelles elle est attribuée (...) Elle se manifeste dans des conduites qui l'expriment de manière concrète ou symbolique, plus exactement¹. Les extraits d'interviews suivants nomment précisément les valeurs humaines plébiscitées :

« Avoir plus d'attention les uns pour les autres » ; « de la tolérance » ; « plus d'humanité » ;

« Plus de communication, plus de solidarité, moins d'égoïsme, plus de gentillesse. La mairie, les associations en font déjà beaucoup, c'est plutôt à la société de s'ouvrir les uns aux autres » ; « Plus de justice en collectivité » ; « éviter le chacun pour soi » ;

« Prendre en considération les personnes et pas seulement les dossiers et les quotas d'admission » ; « Être un peu plus compréhensif » ;

« Plus d'écoute, de communication, de compréhension par rapport à mon handicap » ;

« Être ouverts aux autres, savoir écouter et ne pas juger sans connaître » ;

« Fraternité, amour du prochain » ; « Plus d'amitié, d'attention et de fraternité » ;

« Transformer la société, qu'il y ait plus de simplicité, de tolérance, d'ouverture, de solidarité et de respect vers autrui dans le quotidien »...

Comment « vivre, aider et toujours aider à vivre » quand la vie a déjà de longues années ? La considération est légitimée là comme ressource singulière du bien vivre, et puisque l'on parle d'âge, du bien vieillir. Considérer, c'est témoigner de l'estime, des égards à quelqu'un après en avoir apprécié sa valeur². La considération, tant personnelle (se considérer, s'aimer, s'estimer) que celle qu'autrui nous porte (être considéré, être aimé, être estimé) est effectivement posée comme vitale dans les discours, à travers trois aspects :

- L'expression et ses différents modes, inscrits dans un véritable échange, participent d'un sentiment d'utilité sociale.

¹ Guy Rocher, l'action sociale, Collection Point, édition HMH, 1968.

² Lexilogos, mots et merveilles des langues d'ici et d'ailleurs, Dictionnaire en ligne, 2006.

- La reconnaissance de l'unicité de chaque personne est une base solide pour se retrouver individuellement dans des réponses personnalisées et collectives.
- L'existence de ressources affectives et sociales d'identification favorise la continuité du sentiment identitaire, fragilisé par des ruptures diverses.

1. S'exprimer pour partager et se sentir utile

Il est fort intéressant de constater la valorisation de l'expression dans les discours. D'emblée, nous posons les interviews comme richesse potentielle à exploiter. Mais, au-delà d'une dimension personnelle qui rend manifeste les pensées, l'expression est désignée comme un support nécessaire à la relation. C'est tout l'enjeu d'une enquête comme celle-ci, favoriser autant que possible « la parole des vieux » (Argoud et Pujalon, 1999) comme une ligne de conduite et une exigence éthique en vue de mieux les comprendre :

« N'exclure personne, écouter, rendre service. Bravo pour cette enquête ! »,

« Il faudrait davantage d'enquête comme celles-ci pour que l'on s'exprime, merci ».

La proposition faite aux gens de s'exprimer s'est traduite par un réel intérêt de communiquer. L'intérêt est multiple. D'abord, c'est donner la possibilité d'être écouté et de partager. Elle contribue à satisfaire un besoin d'attention, intimement mêlé à la recherche de l'échange :

« (...) Donner aux personnes concernées les temps d'écoute leur permettant d'exister (...) »,

« Organiser des réunions ou sorties en petits groupe pour faire de ces instants comme une fête de famille, être privilégiés, écoutés et témoigner des événements de son époque »,

« Voir des personnes pour se divertir, parler, être écouté, ce serait déjà bien ».

C'est également permettre aux intéressés de parler avec leurs propres mots de sujets qui les concernent directement :

« Faire ce que fait le secours catholique : envoyer un questionnaire aux personnes seules pour évaluer leurs besoins matériels et moraux et pouvoir tenter d'y remédier dans la mesure du possible », « Enquêter les besoins sociaux et les demandes des intéressés pour mettre en place une structure et des actions adaptées ».

Souvent, les vieux peuvent faire parler d'eux, comme il est facile aussi de parler pour eux, à leur place. Or, approcher le vieillissement à travers leur propre parole c'est non seulement se placer au plus près de leur vécu mais c'est aussi permettre une meilleure prise en compte de leur personne, dans tout ce qui compose leur individualité et leur singularité, par leur

environnement (Argoud et Pujalon, 1999). Leur attrait pour l'expression est donc ici finalement très simple : parler de leur vie et de leurs besoins.

C'est aussi concrétiser un échange sous diverses formes. Que le partage soit oral, écrit ou corporel, chacun des moyens d'expression existant a son importance et sa légitimité :

« Plus de dialogue, cela me tient à cœur, nous accompagner dans les démarches, plus que faire des écoutes, au-delà du prendre connaissance de mes dossiers ».

« (...) Pour moi, que mes projets puissent aboutir, c'est-à-dire mes articles publiés, mes livres publiés. Alors, je me sentirai utile, même s'il a fallu en passer par la solitude, l'exclusion ».

« Il faut des personnes heureuses qui stimulent des personnes malheureuses. Il faut partager le bonheur et l'inspirer à ceux qui ne l'ont pas, permettre un contact physique et platonique avec des êtres qu'on aime. J'aimerais pouvoir donner des câlins et des bisous, transmettre la chaleur et l'amour que j'ai dans le cœur ».

L'expression représente une force, si et seulement si, toute sa richesse est considérée.

*« Interviewer les personnes âgées sur leur vécu, leur histoire, provoquer des rencontres... »,
« Avoir plus souvent l'opportunité de s'exprimer par sa voix, son corps, l'écriture, l'art (...) ».*

Mettre en scène les différents modes d'expression, selon ses possibilités, c'est permettre à tout un chacun d'entrer en relation avec autrui à un moment donné de sa vie, aussi longue soit-elle. Pour que l'expression ait de la valeur, elle doit donc être sous-tendue par l'échange : songeons que parler de soi, c'est aussi parler des autres, parler aux autres, c'est aborder sa propre vie, savant mélange du vivre ensemble.

« (...) Il faut de la compagnie à la maison ; quand tu parles, il y a quelqu'un qui t'écoute et qui te répond. Quand je me sens vraiment seule, je téléphone à ma sœur, à minuit. Venir à l'accueil, ça fait du bien, on voit du monde ».

L'expression fait donc face à une attente de réponse, base essentielle d'une communication désirée : au-delà de la manifestation de la pensée, le témoignage doit trouver du répondant, la possibilité de s'ouvrir les uns aux autres et de s'enrichir mutuellement. L'expression participe d'un sentiment d'utilité sociale et c'est aussi, pour ne pas dire surtout, le vecteur privilégié du lien social :

« La communication est le principal atout pour rompre la solitude ».

2. L'unicité de chaque personne, reconnaissance fondamentale.

A la lecture des discours, il est un va-et-vient incessant entre l'individuel et le collectif, entre le sujet et le groupe. Pour les personnes, la chose est clairement posée : la reconnaissance de chacun est essentielle pour se retrouver individuellement dans des réponses personnalisées et collectives. D'abord, le caractère unique de chaque individu est très bien exprimé :

« (...) Chaque individu est une petite planète, chacun réagit différemment et chacun a son chemin de vie (...) ».

« Il faudrait identifier, en premier lieu, les envies des personnes...Nous sommes tous différents et les façons de rompre la solitude sont multiples ; il y en a autant que de personnes. Ce que vous faites est bien...Un peu de solitude est nécessaire, mais vous êtes là avant que ça ne devienne invivable ».

« Je ne souffre pas de solitude...Certains veulent être seuls, d'autres pas. Pour ces derniers, les encourager à faire partie d'une association, d'un groupe, d'un..... ».

« C'est individuel ; l'un a besoin de parler, l'autre de rester seul. L'un veut rester chez lui, l'autre a besoin de sortir ».

Ensuite, le rapport à autrui est désigné comme essentiel et vital dès lors qu'il permet à tous de trouver une place qui lui correspond. L'expression et le respect de chacun doivent donc se concrétiser et être considérés par le biais de réponses collectives :

« Former plus de bénévoles, créer des clubs de rencontre, interviewer les personnes âgées sur leur vécu, leur histoire, provoquer des rencontres entre écoliers et personnes âgées ».

« Que les petits frères continuent de s'occuper de tous comme ils font. Nous réunir dans une grande maison où chacun aiderait à sa façon et où personne ne serait seul ».

Trouver socialement une place ne dépend pas exclusivement du regard et du comportement des autres. Au sein d'un groupe, chacun a véritablement un rôle à jouer pour lui-même. Une personne interviewée vivant au quatrième étage, ne pouvant plus du tout marcher, ni sortir de chez elle, dit tout de même :

« Il faut sortir le plus possible, garder le contact avec les personnes de son âge, ne pas rester seule avec sa solitude, éviter de vivre en sauvage, chercher des gens.. ».

D'autres personnes abordent également cette force individuelle nécessaire pour se positionner

socialement, à avoir, trouver ou restaurer des ressources pour se tourner vers les autres :

« Il faudrait que les gens soient plus ouverts à donner et recevoir de l'aide. Il faut essayer d'exprimer ce que l'on a dans le cœur ».

« Je me sens seul quand je repense au passé, alors, je me mets à tricoter, ça me tient la tête, je m'occupe avec n'importe quoi. C'est surtout le soir que c'est dur, la nuit, je me lève et je mange des gâteaux, des chocolats, n'importe quoi. J'écoute ma voisine, et je fais exprès de sortir sur le pallier en même temps qu'elle, on échange quelques mots. Parfois, c'est bien quand j'ai des problèmes dans l'immeuble, parce qu'on est obligé de se parler. Il faut prendre le temps de rencontrer les gens, c'est très important de tisser des liens. J'ai un chien et deux chats, c'est la douceur, la chaleur... Je vais partout où c'est gratuit(...) ».

Ces extraits questionnent les capacités individuelles à mettre en œuvre de telles ressources. Certaines interviews montrent que le parcours de vie, fragilisé par de multiples ruptures, peut, à un moment donné, conduire à la difficulté d'activer ou de retrouver ces ressources personnelles. Ce type de configuration, *ne plus pouvoir mobiliser son réseau ou ne plus le vouloir*, n'est pas exempt de risque. Il peut parfois conduire certaines personnes âgées (selon leur trajectoire de vie, leur identité personnelle et le contexte social) à s'abandonner et à se retirer définitivement « du monde ». Ce type de processus peut alors conduire l'individu à perdre le sens de ce qu'il est et le sens de ce qu'il entoure, engageant ainsi ce qui est nommé une déprise ultime¹. Pour d'autres, ces solidarités peuvent au contraire re-jaillir, plus ou moins intensément, grâce au regard et au comportement d'autrui. C'est là que la solidarité de l'environnement, abordée par la suite, révèle toute son importance.

En terme justement de capacité, des personnes interviewées font valoir qu'à un âge avancé, l'individu est encore et toujours « capable ». Cette précision a son importance car s'affirmer être encore capable, c'est aussi signifier aux autres que l'on n'est pas si vieux que ça, ou du moins, qu'être vieux ne signifie pas être impotent. Ce qui se joue dans cette autoévaluation de soi-même, c'est la capacité à maintenir le sentiment de sa valeur personnelle, l'estime de soi. Affirmer que l'on est toujours capable revient à formuler une continuité identitaire entre le passé et le présent, c'est-à-dire « entre ce que ces personnes ont le sentiment d'être aujourd'hui et ce qu'elles étaient hier² ». De manière très caricaturale, les discours crient haut

¹ CLEMENT S. et MANTOVANI J, « Les déprises en fin de parcours de vie », *Gérontologie et société*, n°90, 1999, pp.95-108.

² CARADEC V. « Les « supports » de l'individu vieillissant. Retour sur la notion de déprise » dans CARADEC V et MARTUCCELLI D (dir.), *Matériaux pour une sociologie de l'individu. Perspectives et débats*, Villeneuve Collectif « *Combattre la Solitude des personnes âgées* » *Enquête Isolement et Vie relationnelle /Analyse des entretiens par M Rachetto avec la contribution de A Campéon/Sept 2006*

et fort que les vieux peuvent encore faire des choses, et que cela doit être su. C'est en ce sens que les possibilités existantes, maintenues ou à restaurer sont abordées dans le thème de la considération. Le discours à la fois scientifique et philosophique sur la « personne âgée, être toujours en devenir » est bien illustré dans les propos. Les personnes avancent volontiers ce qu'elles savent faire, ce qu'elles pourraient encore faire, ce qu'elles désirent de manière souvent très intime, mais certaines ne trouvent pas les moyens de le concrétiser car « *on ne leur demande plus* », « *on fait tout à leur place* » :

« Que les personnes soient plus conviviales (...) et faire preuve de plus de confiance envers les résidents », « Il faudrait plus d'appartements où on serait indépendants, mais où on aurait les soins nécessaires et quelqu'un dans l'immeuble au cas où il nous arrive quelque chose. En résidence, on fait tout à notre place, même les courses donc, on s'ennuie. Et c'est à ce moment là que l'on se sent seul, on n'a plus une vie normale ».

«Créer des lieux de rencontres (...). Permettre aux acteurs présents d'échanger leurs expériences et de découvrir leurs compétences respectives (...) ».

Le mécanisme précédemment décrit n'est pas sans rappeler le processus de mise en situation de dépendance : « privé de son statut de sujet, le vieux fait l'objet de mesures qui l'enferment dans un rôle de bénéficiaire et le réduit à recevoir, toujours recevoir (...) ¹ ». Cette assignation de rôle n'est donc pas sans incidence sur la personne qui en fait les frais. Elle contribue de facto à nier « le travail qu'il a mené pendant sa vie entière pour advenir, pour devenir ² ».

Quelques troubles liés à l'âge ou au parcours de vie individuel sont éclairés. Souvent relatifs à des pertes dans le domaine de la santé (difficultés à la marche, amoindrissement de la force physique), de la vie économique (pertes de revenus, difficultés de gestion de ressources), de la vie relationnelle (décès d'êtres chers, cessation d'activité professionnelle, amoindrissement des relations...), ces troubles ne sont finalement que des faiblesses qui risquent de taire la richesse de la personne qui revendique simultanément le fait de « *garder sa liberté de choisir* », son autonomie :

« Écouter, toujours me laisser faire seule tout ce que je peux ».

« Dans le cadre hospitalier et étant donné mon manque d'autonomie, j'aimerais quelqu'un qui me sorte dans le parc ou m'emmène aux animations de l'hôpital. Par ailleurs, je souhaiterais une aide pour faire des travaux manuels (...). J'aimerais qu'elle m'aide (la

d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2005, p. 36

¹ VEYSSET B., Dépendance et vieillissement, Paris, L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), 1989, p. 21.

² VEYSSET B., Dépendance et vieillissement, Paris, L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), 1989, p. 23.

bénévole) à être plus autonome dans mes actes quotidiens (...).

« Que les gens puissent s'aider les uns les autres. Que l'on puisse se rendre service. Je ne sais pas (...). J'aimerais me rendre davantage utile mais c'est difficile en raison de mon handicap. Je me sens parfois rejetée par mon handicap ».

En outre, les termes « *m'accompagner* », « *m'aider* », « *me permettre de* » sont utilisés fréquemment pour exprimer un désir d'être soutenu dans la réalisation de différents actes. L'intérêt de la considération réside ici dans le fait de pérenniser la normalité de l'individu âgé, sa continuité identitaire, de prendre en compte ses atouts et ses faiblesses, de le laisser agir et s'épanouir, et donc in fine de ne pas l'exclure. Les énoncés telles que « *Valoriser les personnes âgées* » et « *lutter contre la discrimination envers les personnes âgées* », donnent un point de vue éthique qui pourrait s'imposer à la fois dans le regard porté sur la vieillesse et dans toutes actions s'y rapportant. Il semble qu'à ce niveau, beaucoup de choses restent encore à faire si l'on en juge par les représentations négatives généralement associées à la vieillesse dans nos sociétés occidentales. La lecture biomédicalisante de cette étape de la vie en est le témoignage le plus éloquent (Ennuyer, 2002).

3. Une quête active de repères identitaires.

Les témoignages révèlent ainsi un sentiment d'appartenance à la structure d'accompagnement. Chaque personne développe, au cours de sa vie, une pluralité de références identitaires qu'elle active, en fonction de la situation. De fait, être interrogé par des bénévoles associatifs a pu induire de tels discours. Mais, le fait qu'apparaisse cette ressource d'identification pose tout de même deux éléments qu'il nous faut prendre en compte :

- D'une part, les personnes ont ressenti, à un moment donné, le besoin de s'identifier.
- D'autre part, elles en ont trouvé l'opportunité et les moyens.

L'identité est une des garanties d'un bien-être personnel et collectif mais peut-être fragilisée par diverses transitions à chaque âge. Or, « la remise en cause de la continuité du sentiment identitaire rend difficile les réaménagements identitaires nécessaires pour que le sujet s'adapte à sa nouvelle situation sociale objective sans déchirement ». Dans un de ses écrits, Françoise Dolto a su imaginer ce mécanisme particulièrement déstabilisant en période de crise. Elle évoque ainsi le « complexe du homard » pour exprimer l'idée que tout au long de sa vie, l'être

humain est condamné à changer sa carapace (son identité) pour s'adapter aux nouvelles conditions qui sont les siennes. Mais ce passage ne se fait pas toujours sans risque. Il expose sans cesse l'individu au piège de ne pas pouvoir se relever car il implique à la fois que l'individu change objectivement sa condition mais également, et peut-être surtout, qu'il sache et qu'il puisse gérer subjectivement cette transition¹. De ce fait, l'existence de ressources affectives et sociales d'identification favorise une meilleure gestion de ces changements, attribut nécessaire à un équilibre de vie satisfaisant, tant dans ses aspects psychiques que sociaux. C'est là une des premières leçons du sociologue Émile Durkheim qui, au tournant du vingtième siècle, a su démontrer l'importance de l'intégration sociale comme support essentiel à la construction des individualités².

Ce phénomène d'identification peut être approché par divers points. Déjà, la référence à l'accompagnement est fréquente et soutenue. Sont ainsi notés comme moyens en soi de combat contre la solitude :

- Les réseaux d'entraide auxquels les personnes participent, de type associatifs (*membres du collectifs*) ou publics (« CCAS », « Mairies »...), nommés précisément et communément de manière singulière. Ceux-ci, lorsque leurs compétences sont reconnues, doivent « *poursuivre ce qu'ils font* », ou « *méritent des moyens supplémentaires pour faire mieux* » ;
- Les actions connues et considérées satisfaisantes : « *Visites à domicile* », « *Ateliers chants* », « *Ateliers gym* », « *Séjours collectifs* », « *Sorties à la journée en groupe* », sont autant de réponses existantes pour lesquelles « *le maintien* » ou « *la multiplication* » peuvent être préconisés.

Les travaux sur l'identité montrent en effet que celle-ci s'élabore à la fois à travers une dimension très personnelle, affective, mais aussi socialement, notamment par des rôles tenus dans les relations sociales. Ici est alors associée l'idée selon laquelle l'appartenance à un groupe est liée à un sentiment personnel de sécurité. Une personne peut ainsi rencontrer des difficultés à organiser ses relations aux autres et ce d'autant plus pour les personnes âgées les plus démunies. On sait en effet que de manière générale, la possibilité de maintenir ou de

¹ DOLTO F. et DOLTO-TOLITCH C, Paroles pour adolescents ou le complexe du homard, Paris, Hatier, 1989.

² Voir, entre autre, DURKHEIM E, Le suicide, Paris, Quadrige, 1999, (1ed. 1897).

solliciter de l'aide est non seulement socialement marquée mais qu'en plus, toutes les aides ne se valent pas¹.

Au travers d'un groupe, en l'occurrence ici, une association, la quête identitaire de la personne trouve des réponses à travers :

- Un aspect communautaire (le groupe associatif, les statuts et les rôles), l'aspect communautaire est illustré par le registre de la parenté, de la proximité affective :
« Rien, à part recréer une ambiance familiale, rien ne m'intéresse ».
- Un aspect moral (les valeurs de fondement de l'action de ce groupe), dont les valeurs morales portent essentiellement sur la considération humaine (cf ci-dessus).
- Un aspect culturel (les normes de comportements au sein de l'association, les actions concrètes mises en place) qui prône surtout *les sorties*, *les rencontres* en groupe restreint ou élargi.

La place du groupe est ainsi prépondérante pour que les individualités qui le composent s'épanouissent et y trouvent une source d'équilibre. Les interviewés émettent tout simplement qu'appartenir à un groupe, c'est vivre au milieu des autres, c'est être important pour autrui, c'est partager des intérêts communs :

« Les rencontres avec la communauté font beaucoup de bien ; Se sentir entouré de personnes de la même communauté, se sentir dans son milieu. J'ai une crainte à sortir le soir, j'aimerais avoir quelqu'un qui puisse venir me chercher pour m'accompagner dans ces groupes ou rassemblement ».

« Avoir une présence, c'est déjà ça. Quelqu'un avec qui on a les mêmes idées, les mêmes réactions. J'écris des poèmes ».

« Organiser des réunions ou sorties en petits groupes pour faire de ces instants comme une fête de famille, être privilégiée écoutée et témoigner des événements de son époque »

« Visites plus fréquentes de la famille, être invitées chez elle de temps en temps, mettre en relation des personnes âgées par affinités ».

« La solitude est une maladie ! Je trouve que de plus en plus de gens ne pensent qu'à eux ! On se sent seul quand on ne peut pas faire ce que l'on veut. Pour les autres, ou pour moi, c'est la même chose. Je trouve qu'on est dans une époque d'indifférence. Je trouve qu'il n'y

¹ MARTIN C., L'après- divorce. Lien familial et vulnérabilité, Rennes : PUR, 1997.

a pas assez de contacts en commun. On pourrait avoir un lieu de rencontre pour des gens comme nous avec d'autres. On pourrait se revoir les uns chez les autres, prendre un thé, passer un moment ensemble. On ne se connaît pas. Les contacts entre les personnes sont difficiles. Même avec la bonne volonté, on n'est pas toujours compris quand on va vers les autres ! ».

« Pouvoir rencontrer des personnes avec qui parler des mêmes intérêts ».

« La solitude, il en existe de différents types : perdre un être cher, c'est la solitude d'être tout seul. Il y a aussi la solitude de ne pas pouvoir sortir et discuter avec Pierre, Paul ou Jacques. Un conseil : se rencontrer et discuter, devenir amis ».

« Pour elle-même, demande des visites de personnes avec lesquelles elle puisse converser de sujets intéressants (personne ayant une certaine culture). La mairie et les associations font ce qu'elles peuvent ».

A cette participation active des personnes interviewées, nous nous devons de répondre. Force est de constater qu'il n'est pas une réponse singulière, comme il n'est pas de solitudes qui soient uniques (Schurmans, 2003). Les personnes l'ont bien exprimé : il y a autant de réponses possibles que de personnes. La légitimité des moyens mis en œuvre portera de fait sur la prise en compte de l'individuel, quelle que soit la forme collective de l'action développée. C'est là le nécessaire dépassement de toute action de consommation dans lesquelles, certes des personnes pourront trouver leur compte, mais où le désir personnalisé pourra se trouver bafoué. Par ailleurs, cette recherche incessante d'identité, qui participe indéniablement à l'estime de soi, est très active. Bien que se sentant appartenir à un groupe, les personnes sont avides d'autres rencontres, de relations autres ou nouvelles. L'individu, sécurisé, peut plus aisément trouver les ressources pour appartenir à un groupe. Il est donc à s'interroger sur les moyens fondamentaux à mettre en œuvre pour favoriser l'existence de nouvelles ressources identitaires.

II. L'ENVIRONNEMENT

1. Des liens effectifs aux liens attendus

Les personnes témoignent naturellement de ce qui existe autour d'elles. Ceci pose l'évocation incontournable de l'environnement. Il apparaît trois points essentiels.

- C'est d'abord la dimension plurielle de l'environnement qui nous guidera. Les personnes parlent, d'une part, de leur entourage, composé d'une variété de visages, d'autre part de leur habitat, différencié entre l'espace privé (le domicile propre) et l'espace public (l'extérieur et ses multiples frontières).
- Ensuite, l'environnement apparaît sous deux registres. Premièrement, c'est l'existence de liens effectifs entre les personnes et ceux qui les entourent. C'est aussi l'existence de liens envisagés ou fortement désirés.
- Enfin, l'environnement, sous toutes ses formes, apparaît comme un élément déterminant du bien-être et de la qualité de vie.

L'entourage de l'âge : entre le vécu et l'imaginaire, des relations à construire ?

Les différents visages de l'entourage, déjà identifiés dans divers travaux, sont énoncés dans les discours. Sont précisément nommés ici les bénévoles, les membres de la famille, les amis, les professionnels dans leur diversité, les voisins, les prêtres et les religieuses, et quelques gens rencontrés au détour d'une sortie. Également, des visages inconnus comme « *le monde* » ou « *quelqu'un* » prennent une place importante dans les représentations des relations sociales.

Traiter de l'entourage de l'âge, c'est aussi aborder la place des animaux de compagnie, comme les chiens et les chats qui apparaissent, dans bien des cas, comme de véritables ressources.

Il est de multiples manières de décrire ces différents visages. En premier lieu, l'énonciation se caractérise soit par l'existence effective, soit par l'absence de l'entourage. Parler de quelqu'un, c'est dire ce qu'il apporte, ce qu'on lui donne mais c'est également signifier ce

qu'on en attend. Ceci permet la mise à jour du rôle qu'on lui assigne. Sur la base des propos recueillis, nous exposerons les caractéristiques des relations entretenues ou non avec ces différents protagonistes.

L'entourage côtoyé

La dimension associative est présente, avec le visage « bénévole » qui se dévoile volontiers. Les origines de l'enquête ont eu une incidence certaine en ce sens. Selon les relations entretenues, et certainement aussi les missions de la structure dans laquelle il s'est engagé, le bénévole est tour à tour perçu comme interlocuteur potentiel, personne de compagnie, ami, voire parent. Le registre de l'amitié et de la parenté est effectivement présent, avec une relation installée qui peut même dépasser le cadre associatif :

« Mes sorties au local proche de mon domicile me font du bien. J'y rencontre les bénévoles avec qui j'aime parler, jouer au scrabble. J'y trouve de l'amitié, de la compréhension. Les petits frères me font du bien. Je me sens à l'aise avec eux ».

« J'ai retrouvé une amie de ma jeunesse, on s'appelle 5 à 6 fois par jour, mais on ne se voit jamais. J'ai rencontré les petits frères car je n'en pouvais plus de solitude. Je me sens envieuse quand je vois du monde. Ma bénévole s'occupe très bien de moi, je la vois presque tous les week-ends, je vais manger chez elle. Je suis devenue le grand-père de sa famille. Aujourd'hui, je me sens mieux. (...) »

Le bénévole représente dans tous les cas un gisement d'échanges et de liens avec l'extérieur. « *Les bénévoles de l'association* » surtout, ou, dans une moindre mesure parce que certainement moins représentés, « *les bénévoles de la mairie* » sont d'ailleurs identifiés avant tout comme « le moyen » essentiel pour côtoyer l'extérieur. Ils ne sont pas les seuls. « *Le personnel* » (d'établissement) et « *l'aide à domicile* » apparaissent aussi dans ce rôle là, moins fréquemment cependant, et généralement pour la fréquentation de lieux différents (jardin de l'établissement, rue d'habitat). A l'heure où les personnes rencontrées n'ont plus l'autonomie suffisante pour se déplacer seuls, le bénévole les soutient dans leurs accompagnements. Leur insistance par rapport à ce rôle là témoigne de l'importance de ce service rendu :

« Plus de bénévoles pour nous permettre de sortir prendre l'air, voir du monde, être moins seule. Si possible, une fois par semaine. Organiser plus souvent des journées d'accueil au moins une fois par semaine. Trouver des chauffeurs pour nous conduire à des conférences, des clubs de jeux, cinéma. Organiser des sorties en groupe et en car pour la journée, accompagnées de bénévoles à la belle saison ».

« Pour les personnes qui sont handicapées comme moi, la mairie ne fait rien. Je suis très contente de l'association pour les sorties, on vient me chercher, on me porte sur les 5 étages pour descendre et remonter. Il n'y a pas d'ascenseur pour accéder à mon logement ».

Membre de l'entourage incontournable, la famille est peu présente dans les réponses aux questions ouvertes prises en compte ici. Ceci peut s'expliquer très simplement, sans qu'il y ait bien sûr une quelconque remise en cause de multiples travaux portant sur la vivacité des relations et des solidarités familiales¹. D'une part, la construction du questionnaire prend en compte l'entourage dans les questions fermées, où des éléments sur la famille apparaîtront de fait. Les questions ouvertes font plutôt appel à des réponses concernant les réseaux qui ne seraient pas « naturels ». D'autre part, il se peut que le public rencontré, accompagné par les associations représentées dans le collectif, n'ait pas de famille proche, ou ait connu des ruptures importantes avec elle. Pour exemple, une personne étrangère dont la famille est restée « au pays » préconise de « *faciliter le rapprochement familial* ». A noter tout de même quelques réponses permettant de rendre toute leur force aux liens familiaux. L'exemple ci-dessous en témoigne :

« Je suis en maison de retraite, donc, je ne suis pas seule. En plus, j'ai une famille qui est très présente ».

A l'égard du voisinage (les personnes nomment ici leurs voisins comme les gens habitant près de chez eux ou fréquentant les mêmes lieux d'accueil), notons deux types de discours. L'un présente une opportunité, innée ou provoquée de rencontrer des voisins et voit en leur relation un contact certes superficiel, mais « *qui permet juste de parler à quelqu'un* » ou « *de montrer qu'on existe* ». Le voisin devient alors une personne bienveillante « *au cas où* », quelqu'un dont on connaît la disponibilité pour dialoguer un moment ou éventuellement oser demander un service. Les voisins d'immeubles, les voisins de quartier, voire même les gardiens de cimetières sont ainsi souvent évoqués :

« Bah, je ne sais pas moi... C'est à vous de me le dire. On est toute seule, on est malade, on s'ennuie. Quand c'est trop fort, je vais au cimetière discuter avec les gardiens, qui sont adorables. Et je rencontre plein de gens seuls comme moi. Je prends la vie comme elle vient, un jour ça va, un jour ça va pas. Qu'est-ce que vous voulez y faire ? Y'a rien à faire, c'est comme ça ».

¹ Voir à ce sujet DEBORDEUX D. et STROBEL P., (dir.), Les solidarités familiales en questions. Entreaide et transmission, Paris, LGDJ, vol. 34, 2002 où encore ATTIAS-DONFUT C., (dir.), Les solidarités entre générations. Vieillesse, famille, état, Paris, Nathan Université, 2005.

« Ce que je fais pour réduire ma solitude ? Je me sens seul quand je repense au passé, alors je me mets à coudre ou à tricoter, ça me tient la tête, je m'occupe avec n'importe quoi. (...) J'écoute la voisine et je fais exprès de sortir sur le pallier en même temps qu'elle. En immeuble, c'est bien parce qu'on est obligé de se parler. Il faut prendre le temps de rencontrer les gens. C'est très long de tisser des liens (...) ».

L'autre discours présente les voisins comme interlocuteurs potentiels, faciles à rencontrer du fait de la proximité, mais avec qui, finalement, aucune relation n'est établie. C'est l'image du voisin « bonjour- bonsoir » avec lequel « on n'entretient pas de liens particuliers, si ce n'est le fait de partager un espace commun. (...) Cela dit, bien qu'anodin, le « bonjour- bonsoir » n'exclut pas un mode de voisinage plus actif qui peut se traduire, en cas de nécessité, par des pratiques d'entraide d'urgence¹ ». Ce dernier discours se révèle par rapport à des personnes que les gens disent côtoyer sans connaître, au sein d'un même immeuble, d'une même association, d'un même établissement, d'un même club de loisir... Les personnes interviewées demandent à se rencontrer autrement, entre elles, pour partager quelque chose, et, pourquoi pas, devenir intimes :

« Les personnes âgées, même si elles ne sont pas valides, peuvent recevoir chez elle. Il faut les inciter à ouvrir leur porte... Pour proposer un thé, jouer au bridge, bavarder... On peut parler de tout autour d'une table... de politique comme de recettes de cuisine. Ça peut redonner l'espérance aux personnes invitées et à celles qui invitent ! Il faut trouver un moyen d'inciter les voisins à dire bonjour aux personnes qui habitent le pallier d'en face ! Vous les petits frères, vous devriez faire attention, lors des repas ou des fêtes, aux personnes qui s'assoient à côté et qui discutent. Après, vous pourriez permettre aux personnes qui se sont bien entendues spontanément de poursuivre leurs liens. Vous pourriez aussi favoriser les échanges entre les personnes qui ont les mêmes centres d'intérêt, tout en mélangeant les cultures ».

« Organiser des réunions de voisinage sous forme d'apéritif, repas... qui amélioreraient très certainement les relations de voisinage. Les relations sont parfois inexistantes ».

« Je désirerais que les bénévoles soient plus présents lors des après-midi pour pouvoir parler. Les vieux amis manquent de contacts entre eux ».

En ce sens, il est préconisé d'élaborer des supports de relation, « un centre d'intérêt commun pour communiquer, se connaître et partager ». En quelque sorte, apparaît la nécessité d'une

¹ ARGOUD D., (et al.), Prévenir l'isolement des personnes âgées. Voisiner au grand âge., Paris, Dunod, 2004, p. 36.

aide, d'un prétexte de médiation et de partage pour construire la relation sur une base commune appréciée par plusieurs individus présents à un même moment.

Des relations fragiles

Les relations à l'autre sont fonction de la qualité de l'inclusion au monde, et, a contrario, cette inclusion dépend aussi des relations construites. Chaque relation est donc en constante évolution. Or, l'évolution peut-être garante de richesses, mais de pertes aussi. Par exemple, le lien rompu avec les membres des communautés religieuses est exprimé à maintes reprises. En invoquant leurs troubles de mobilité physique, des personnes expliquent par exemple « *ne plus pouvoir aller à la messe* ». Et de poursuivre « *le prêtre* » et « *la religieuse* » ne font plus partie de l'entourage effectif des personnes confinées à domicile. Elles le regrettent. Par contre, les résidants d'établissements notent leur plaisir de pouvoir continuer à aller à la messe, de voir le prêtre. Certains établissements disposent d'un lieu spécifique de culte. L'accès à la pratique religieuse semble plus aisé en hébergement collectif qu'en domicile privé lorsque la personne est touchée par des troubles de l'autonomie physique :

« Je n'ai aucune personne à qui parler, j'aimerais avoir une assistance, un peu plus de visites. A part les petits frères, je ne connais rien, j'aimerais avoir la visite d'un prêtre ou d'une religieuse, mais ils viennent plus à domicile (...).

« Plus d'animation, de services religieux. Améliorer les transports en commun, faciliter les modes de déplacements pour aller à la messe, au cimetière. J'aimerais retourner à la messe le dimanche matin, mais je ne peux plus, j'ai trop mal aux jambes, alors je regarde la messe à la télé, c'est aussi bien ».

« (...) Pouvoir sortir quand j'en ai besoin, j'aimerais pouvoir appeler quelqu'un pour qu'il vienne me chercher. Je suis très croyante, je prie beaucoup, ça compense la solitude. Mais la mosquée est trop loin de chez moi (...) ».

« En maison de retraite, quand on n'entend pas, on ne voit pas et que vous vous déplacez en chaise roulante, il est bien difficile de ne pas s'isoler. J'attends que le temps passe. Je suis devant la télé avec les autres. J'ai quelques points de repères : les repas, la messe à la maison de retraite, la visite quotidienne de la sœur. De temps à autre, je reçois la visite de mon ex belle-fille, ce qui est une joie pour moi. Mon fils vient peu ou pas ».

« Oui, mais les visites sont rares. Il faudrait qu'elle nous transporte et nous accompagne pour sortir hors de la maison de retraite (cinéma, visiter la maison de retraite voisine pour échanger des activités). Il y a une synagogue dans la maison de retraite Ramdam ».

Lorsque l'entourage n'est pas nommé explicitement, c'est l'entité qu'il représente qui est définie, comme « *la mairie* », « *l'association* ». Les personnes établissent ainsi un repère étroit entre les individus et leur groupe de référence. La structure ou son fonctionnement s'avèrent donc à maintes reprises comme un point d'appui essentiel de sécurité face à une relation interpersonnelle fragilisée :

« Je vais à l'association pour un repas, donc ça me change, autant qu'ils viennent me chercher et me ramènent (...). Avant, il y avait une bénévoles qui venait, mais elle est malade donc je n'ai plus personne ».

Cet extrait a son importance. Il témoigne de la fonction éminemment sociale de la structure associative, dans son rôle d'aide et d'accompagnement. La personne la connaît, se reconnaît dans celle-ci, au-delà d'une relation interindividuelle avec la personne « représentante » bénévole, ou une professionnelle comme une assistante sociale. Il en est autrement pour les professionnels des services à domicile qui sont exclusivement qualifiés par leur rôle professionnels telles les « aides à domicile », « les infirmiers ». Là, il n'y a aucune référence à un groupe constitué. La relation est beaucoup plus individuelle, ne prend pas de forme collective.

L'entourage imaginé

Nous disions en préambule de ce chapitre que des visages inconnus comme « *le monde* » ou « *quelqu'un* » prenaient une place importante dans les représentations des relations sociales. En quelque sorte, les personnes ont présenté spontanément ce que serait pour eux l'entourage idéal. Ceci vient à point nommé témoigner du désir de nouer des relations nouvelles dans une société où ces personnes existent « *quelque part* ». Faut-il avoir la volonté et la possibilité de les chercher et de les rencontrer. Quelles sont les caractéristiques de cet entourage idéal ?

L'entourage idéal détient la sagesse préconisée tout au long de cet écrit. Il doit d'abord matérialiser toutes les valeurs humaines considérées plus haut. En ce sens, l'évocation du désir « *d'une compagne* » ou « *d'un compagnon* », laisse envisager tout l'espoir que les personnes mettent en la vie à deux pour se sentir moins seul. C'est là le sentiment de « *sécurité ontologique* » qu'évoque bien souvent le rôle du conjoint, du confident, celui avec qui on se comprend à demi-mot (Caradec, 2004). Sans toutefois parler de vie de couple, « *l'autre* » apparaît comme porteur emblématique des dimensions éthiques plébiscitées. Mais

l'autre est un être de cœur et n'est pas à côté de soi. Il s'agirait d'un être aimant et compréhensif, pas forcément un conjoint, avec lequel le quotidien serait un réel partage :

« Trouver un compagnon ou une compagne pour sortir, aller au cinéma, ouvrir sa porte, accueillir. Faire des travaux ménagers, cuisiner, écouter de la musique, aller au cinéma, au théâtre, des sorties, des promenades ».

« Permettre un contact physique et platonique avec des êtres qu'on aime. J'aimerais pouvoir donner des câlins et des bisous, transmettre la chaleur et l'amour que j'ai dans le cœur ».

« Rencontrer une personne seule avec qui partager notre temps, parler, faire les gestes de la vie quotidienne, partager le repas, regarder la TV ensemble, espérer une présence ».

« Ce que je fais pour réduire ma solitude ? Je regarde la télévision toute la nuit, la journée, je mets la télé dans la chambre et la radio dans la cuisine pour qu'il y ait du bruit(...)Je sors du matin au soir, je vais à droite à gauche (...) Mais je me sens toujours très seul. L'idéal, ce serait une femme chez moi à la maison, juste pour qu'on soit deux, pour la tendresse, la chaleur ».

Aussi, ce quelqu'un est un être de bienveillance, que l'on pourrait solliciter n'importe quand, assurant ainsi la continuité d'une sensation de sécurité mise à mal. Êtres d'échanges, « ces personnes » représentent un gisement potentiel de relations. Elles pourraient soutenir, aider à sortir aussi, et recevoir en retour :

« Se rencontrer plus souvent entre amis pour échanger sur tout et rien. Si ma famille était plus proche, je me sentirai moins seule. Rendre service à mes voisins, mais ils sont décédés ou en maison de retraite. Pouvoir aller chez quelqu'un sans être invité, sans peur de déranger, d'aller visiter quelqu'un ; mon handicap réduit mes visites à la maison de retraite. Avoir de vrais amis, pouvoir aller faire mes courses, être obligé de sortir, aller voir quelqu'un, lui apporter quelque chose. J'attends la présence de quelqu'un... ».

« (...) Avant, quand j'étais assistante en maternelle, j'avais pas le temps de me sentir seule car je partais le matin, revenais le soir. La journée, je voyais du monde, et le soir, j'étais fatiguée. J'étais occupée. Aujourd'hui...Il faudrait peut-être que je leur demande. Il pourrait peut-être m'aider à avoir un logement plus agréable, moins froid plus chaleureux et ne pas à avoir à monter le dernier étage à pied. Ils pourraient mettre en lien des gens qui m'aideraient à faire des travaux chez moi, et en échange, il y aurait le loyer, il serait logé (...).

« Être aidé dans ses handicaps. Par exemple, moi, si on m'aidait à marcher, je pourrais sortir dehors, m'asseoir sur un banc. Je m'ennuierai moins. Si on m'emmenait à un club, là où il y a du monde ».

« Une meilleure compréhension, un vrai regard. Être aidée pour sortir un peu chaque jour,

entendre la vie autour de soi, savoir partager les événements vécus par le quartier et les uns et les autres ».

Cette perspective d'échanges, essentiellement basée sur le désir, reste abstraite et est aujourd'hui à concrétiser pour de nombreuses personnes en mal de relation ou trop éloignée du monde pour y faire face seule.

Les animaux domestiques, une compagnie à préserver

Quelques personnes abordent les liens affectifs importants avec leur animal. Le nombre de ces personnes reste marginal dans les réponses aux questions ouvertes. Pourtant, la concordance des dires atteste de l'importance de l'animal comme membre de l'entourage. Présents auprès des personnes, les animaux domestiques apparaissent comme source de compagnie, d'affection. Ils sont aussi un prétexte pour continuer à sortir et voir du monde :

« (...) J'ai un chat et deux chiens. Il y a un chat qui est très câlin, c'est de la douceur, il dort avec moi (...) ».

« (...) Il faut se forcer à manger, à sortir, après, on s'habitue. Je vais promener mes chiens deux fois par jour au parc. Je rencontre toujours les mêmes personnes, alors, on discute bien (...) ».

« Il y a des moyens, mais ils sont insuffisants. Trop de personnes isolées, c'est pas normal. Il faudrait surtout augmenter le personnel. Pour les personnes âgées, leur permettre le plus longtemps possible de rester chez elles. En maison de retraite, avoir son coin à soi, avec ses objets et ses meubles. Autoriser les animaux de compagnie dans les résidences (...) ».

« Oui, proposer des activités et des sorties surtout pour les personnes à faibles revenus. Prévoir des personnes pour accompagner, changer le règlement des maisons de retraite pour permettre aux personnes qui vivent depuis longtemps avec un animal de ne pas s'en séparer à l'entrée. Je préfère mourir chez moi plutôt que de laisser mon chat ».

L'animal est parti prenante dans l'environnement de la personne âgée. Il représente à la fois une présence, une occupation, un refuge, un repère. La relation entre l'animal et son maître est en tout cas teintée d'affection et d'amour. Mais, comme avec les individus composant l'entourage, le lien apparaît fragile. Le maintien de la garde de l'animal de compagnie n'est pas une certitude. Le fait d'en adopter un peut même apparaître comme une impossibilité :

« Avoir assez d'argent pour pouvoir déménager dans une maison avec un jardin comme avant où je pourrais avoir un chien, des oiseaux ».

« *J'aimerais bien avoir un chien ou un chat, mais ma santé ne me le permet pas* »

Le temps qui passe, et avec lui, peut-être à cause d'une autonomie menacée, la perspective d'une entrée en établissement s'esquisse et laisse planer la menace de le perdre (« *je voudrais résider dans un foyer-logement mais comme j'ai déjà un chien et du mobilier, il va falloir que je m'en sépare* »). Face à elle, la volonté de garder son animal témoigne bien de son importance, qui, finalement, s'avère être un repère à préserver.

De ces éléments sur l'entourage de l'âge, nous concluons sur trois points :

- D'abord, la précarité de cet entourage est souvent associée au peu d'hétérogénéité dans les relations identifiées. Le lien reconnu entre l'avancée en âge et la diminution du réseau de sociabilité est ici repérable¹. Tous les besoins sociaux relationnels ne sont pas comblés, d'où des attentes de relations fortes.
- Le deuxième point que nous souhaitons retenir est la richesse effective de certaines relations, qui montre bien que la qualité des liens n'est pas consubstantielle à leur quantité. On peut en effet se sentir seul en étant très entouré.
- Enfin, l'entourage est bien reconnu par les personnes âgées elles-mêmes comme un élément essentiel de l'intégration sociale. Mais, face à la fragilité de quelques relations, face à l'inexistence d'autres, voire leur inaccessibilité, l'individu est en butte à des difficultés pour s'inclure dans une vie qu'il imagine, qui se meut tout autour, mais qu'il ne partage pas complètement. Le sentiment de frustration qui peut en découler peut alors conduire à d'importants troubles (malnutrition, désorientation, dépression etc.) susceptible d'entraîner un lâcher prise sur son existence et sur le monde. Rappelons à ce sujet que c'est chez les personnes âgées, et notamment chez les plus âgées d'entre elles, que le taux de décès par suicide est le plus élevé par rapport au reste de la population². Même si l'interprétation d'un tel geste est difficile

¹ Pour illustrer ce propos de la baisse de la sociabilité avec l'avancée en âge, se reporter à DELBES C. et GAYMU J., *La retraite quinze ans après*, Paris : Les cahiers de l'INED, 2003, où encore à BLANPAIN N. et PAN KE SHON J.-L., « La sociabilité des personnes âgées », *Insee Première*, n°644, 1999.

² « Cinq pour cent des décès par suicide surviennent avant l'âge de 25 ans (600 décès), 65% entre 25 et 64 ans (6600 décès) et 30% après 64 ans (3000 décès). (...) Les taux de décès doublent après 25 ans, restent relativement stables jusqu'à 64 ans, puis progressent à nouveau après 85 ans (en particulier chez les hommes). Les taux de décès sont six fois plus élevés après 85 ans qu'entre 15 et 24 ans. Il est donc important de noter que si l'on parle davantage du suicide chez les adolescents (...), les personnes âgées sont davantage concernées par le suicide », Inserm, « Suicide : Autopsie psychologique, outil de recherche en prévention », Inserm expertise collective, 2004, p. 123. Or comme le note R Gonthier, le suicide des personnes âgées

et renvoie bien évidemment à des causes multiples (psychiques, biologiques, sociales), la solitude peut constituer un facteur essentiel expliquant une part significative des décès par suicide à ces âges de la vie (Andrian, 1997).

A la lumière de ces trois éléments, on ne saurait minorer l'attention portée à l'entourage idéal et au sens dont il est porteur. Construire et accéder à de nouvelles relations, sans pour autant tout détruire de ce que la vie a préservé ou offert de nouveau, c'est là le fait essentiel à retenir de ces propos. Le plus délicat reste l'émergence d'opportunités et la concrétisation de liens nouveaux à vivre.

2. L'habitat : espace privé

Un chez soi pour se réaliser

Demeurer à son domicile apparaît comme une solution directe à un vieillissement serein. Cela contribue d'abord à « *respecter leur désir de rester dans leur logement jusqu'à la fin de leur vie; c'est le souhait de beaucoup de ces personnes* », et s'avère essentiel pour que la considération de tous prenne forme. La fameuse expression « vivre chez soi le plus longtemps possible » est ainsi toujours bien actuelle. Mais, force est de constater que le rapport à l'espace privé est ici élargi : demeurer chez soi n'exclut pas la perspective de changements nécessaires un jour ou l'autre, mais cela suppose à la fois une participation active et un accompagnement à l'égard de ces personnes, mais également un soutien extérieur pour les réaliser.

Le domicile est d'abord défini sous des formes distinctes : appartement, maison individuelle, foyer, maisons de retraite, etc. Pour autant, il est représenté communément comme l'espace privé, territoire intime devant faire l'objet d'une appropriation. Du rapport à l'espace privé émane le besoin de préservation, de protection et d'affirmation identitaire de ce qu'il convient d'appeler « le lieu de vie ».

choquent moins que celui des adolescents, au point d'être considéré comme un acte quasi-normalisé : « Il y a toujours cette idée que qu'à cet âge le suicide est une sorte de geste d'euthanasie que l'on s'appliquerait à soi-même. Quand une personne âgée parle de sa mort, on trouve ça normal, elle est en âge de mourir. Pourtant, même chez le vieillard, le suicide n'est pas forcément l'expression d'un choix lucide. Il est souvent lié au désarroi, à l'abandon, à la dépréciation, à l'enfermement dans une souffrance physique et psychologique », GONTHIER R. cité par ANDRIAN J, « Suicide au grand âge », Etudes sur la mort, Bulletin de la société de Thanatologie, n°109-110, 1997, p. 95.

Espace intime, il est le gardien de repères. Si sa position géographique reste inchangée, des modifications peuvent être indispensables. Il s'agit donc « *d'organiser et structurer des aides pour que chaque personne, même isolée ou éloignée de sa famille puisse vivre sans problème et à son domicile, dans son cadre de vie habituel* ». La préservation d'habitudes au sein du logement doit donc être associée au fait d'y rester. Par là, les personnes révèlent un réalisme évident quand à une éventuelle réadaptation de l'espace privé : l'image des aléas pouvant subvenir à l'âge de la vieillesse ne leur échappe pas. Aussi, le logement est lui aussi garant des valeurs humaines de référence :

« Que les personnes âgées restent le plus longtemps possible dans leur logement, et, quand elles ne peuvent y rester, des maisons de retraite adaptées qui leur donnent des activités pour qu'elles ne s'ennuient pas : un petit chez soi digne ».

Par contre, la concrétisation de telles perspectives est bien moins évidente : de l'idée d'adapter le logement à un changement effectif, la passerelle est délicate d'accès. D'une part, envisager l'avenir n'engage à rien, si ce n'est à une projection individuelle qui se base sur des idées reçues ou sur des exemples bien concrets parmi l'entourage. D'autre part, lorsque les changements deviennent un besoin nécessaire, la difficulté est multiple. Il faut d'abord les accepter, c'est-à-dire vivre ses propres bouleversements physiques ou psychiques, ce qui n'est pas sans provoquer quelques traumatismes pour ceux qui ne s'y sont pas préparés. Il faut aussi compter sur des tiers pour les réaliser. Le soutien demandé dépasse le strict besoin d'aménager un logement pour pallier une perte d'autonomie. Il peut s'agir également d'une demande d'accès à de l'information, parfois méconnue ou difficilement accessible, surtout pour des personnes qui se déplacent peu, voire plus du tout, à l'extérieur. Dès lors, ceci sous-entend avoir l'assurance que « quelqu'un » puisse contribuer à ces modifications, pouvoir se tourner vers lui et le voir agir :

« Pour moi, elles en font rien, je ne sais pas pour les autres. Sauf que pendant les dernières élections, une adjointe de la mairie que j'avais appelé plusieurs fois pour un dossier de logement. Elle n'est pas venue tout de suite. Quand elle est venue, à peine qu'elle s'est assise, elle regarde la maison, me voit me déplacer avec difficultés avec mon déambulateur. Elle voyait bien que ça ne passait pas à la cuisine, dans la salle de bain, et même dans le couloir d'entrée. C'était trop étroit et plein de renforcements. Elle a bien vu, mais a dit « on ne peut rien faire, mais je surveille votre dossier, vous êtes prioritaire ». Tout ça dans l'espace de 5 minutes, puis elle est partie, et depuis, plus rien ! »

« (...) Il faut qu'on m'aide pour mes problèmes d'appartement. Il y a d'autres gens qui ont des problèmes d'appartement et on ne sait pas se défendre contre des propriétaires qui en profitent ».

L'adaptation de l'habitat comme contribution à la qualité de vie s'affirme là à travers la continuité de la mobilité et des repères identitaires. A l'égard de la mobilité, prime l'aisance des déplacements intérieurs et l'accès de l'intérieur vers l'extérieur : *« Le moyen de sortir de mon appartement, très difficile d'accès, une équipe médicale pour m'aider à sortir de mon appartement »*. Ceci est à associer à l'importance du sortir traitée ultérieurement.

Les repères identitaires sont marqués par les éléments de personnalisation de l'espace intime. Des recherches ont révélé les processus par lesquels les habitants affirment leur personnalité et construisent leur identité en lien avec l'espace domestique¹. Par là, les manières d'habiter suivent une logique personnelle : selon leurs besoins, leurs attentes, leur mode et qualité de vie, le milieu ambiant ainsi créé sera propre à chaque individu. Au cours de la vie, le logement et la façon de l'appréhender sont donc enclins à des modifications.

Face à certains événements de vie, des personnes ont connus des ruptures avec ces attraits identitaires qui composaient leur logement. Parmi ces événements, sont notés l'amointrissement de l'autonomie, les déménagements choisis ou non, et l'entrée en institution. Les personnes ont alors besoin de personnaliser leur lieu de vie pour maintenir, restaurer ou construire leurs repères (Mallon, 2004). Même si la vie les installe ailleurs, les individus veulent se retrouver dans « cet autre part ». Le logement participe in fine à la réalisation de soi :

« Il a un passé de solitude. Il s'agit d'un vieux migrant qui a eu un passage de plusieurs années de SDF. Son installation dans un logement a été un mélange de joie et de sensation de solitude complètement dépassée maintenant. Il investit son logement en le faisant sien, en y mettant des fleurs. Il s'épanouit ».

« Ecouter la musique, regarder la télévision quand mon poste marche (...) Ce qui me remonterait le moral, c'est refaire mon papier peint de mon appartement, changer mes doubles rideaux, avoir un four qui marche ».

La création d'un « univers à eux » est nécessaire pour posséder et signifier un espace personnel, une identité pour soi. Comme il n'est pas toujours évident de teinter de son être un

¹ Voir à ce sujet MALLON I, Vivre en maison de retraite : le dernier chez soi, Rennes, PUR, 2004.

nouvel espace, un soutien extérieur est parfois attendu : « *Améliorer l'habitat pour avoir un vrai chez soi, un endroit où l'on se plaît. Oui, proposer un meilleur habitat* ». Le terme « habitat » n'est pas anodin. L'espace privé n'est pas considéré singulièrement, mais comme partie intégrante de l'environnement, avec l'espace public. Celui-ci se situe juste derrière la porte d'entrée de l'espace intime. Les personnes lui portent un intérêt tout particulier.

3. L'habitat : espace public

Côtoyer l'espace public, élément crucial de l'intégration sociale

Traiter de l'environnement des personnes ne pourrait sans doute pas faire abstraction de l'espace public. Vaste territoire, il commence là où l'espace privé s'arrête, là où les relations élargies se déploient. Il est tour à tour défini à proximité du domicile et situé dans un espace relativement restreint (le pallier, le bas de l'immeuble, la rue, le quartier), également proche mais sur un territoire plus large (le village, la ville), ou plus éloigné et surtout plus étendu (la région, voire le pays). Il se compose dans tous les cas de lieux clos, nommés précisément, imbriqués finalement les uns aux autres, dont chaque partie dispose de sources relationnelles et d'agissements divers et enrichissantes :

« Une meilleure compréhension, un vrai regard. Être aidée pour sortir un peu chaque jour, entendre la vie autour de soi, savoir partager les événements vécus par le quartier et les uns et les autres ».

Il est une forte demande d'intégrer son environnement par des souhaits de sorties. Les individus désirent se rendre dans des endroits où rencontrer, dialoguer, promener sont choses communes :

« Les commerces du coin », « le club du troisième âge », « pouvoir participer à la vie sportive de Bordeaux, comme assister à un match de foot »

« Avoir le contact avec l'extérieur, la ville, voir les magasins, pouvoir aller au cinéma, dans les grandes surfaces pour avoir la notion des prix, du coût de la vie. Pouvoir reprendre le métro, le bus et connaître le tramway. Avoir des bénévoles, ou autres, qui nous accompagnent, des bénévoles avec voitures (...) ».

Des lieux cités comme « *le cimetière* », « *l'Eglise* », « *le jardin public* » sont même montrés comme stratégiques pour faire de nouvelles rencontres et les entretenir par « *des retrouvailles* »

régulières » :

« Tout dépend des gens s'ils ont la volonté de se faire connaître ou d'entrer en relation. J'ai récemment déménagé pour me rapprocher de ma fille ; j'ai quitté mes amis. Mais je vais à la messe le dimanche où je rencontre des gens. Parfois, je sors dans la rue pour parler avec des gens (...);

« La famille ne vient jamais me voir. Je m'assieds dans le couloir de l'hôpital pour pouvoir parler aux gens qui passent, surtout ceux que je connais ».

Sortir, c'est quitter l'espace privé pour aller vivre ces rencontres. Les propos posent là réellement l'idée d'intégration sociale, et l'espace public semble en détenir quelques clefs. « Sortir », « éviter de rester chez moi, rencontrer du monde (...) » apparaît le garant d'une diversité relationnelle et d'actes quotidiens indispensables à la qualité du lien social. Ceci s'avère une réussite lorsque les personnes ont encore la possibilité physique et des prétextes pour aller seules à l'extérieur. Les personnes qui sortent de leur domicile l'expriment bien en décrivant les lieux fréquentés, les raisons de leurs sorties, et même en signifiant les nouvelles rencontres qui peuvent se présenter. C'est beaucoup moins évident dès lors que le manque d'autonomie restreint les déplacements extérieurs et bafoue les projets personnels.

La vie sociale au dehors

Déjà, l'importance de sortir du domicile est révélée par la subjectivité d'enfermement liée au fait de devoir rester à l'intérieur, avec l'utilisation d'expressions telles que « se trouver cloîtrer », « entre 4 murs », « être enfermé ». Ce sentiment de confinement se renforce avec l'augmentation du soutien nécessaire pour accéder au dehors, pour atteindre son summum lors d'un confinement complet au domicile. A ce moment là, si l'accès à l'extérieur est compromis, les personnes émettent tout l'attrait de recevoir « la vie du dehors » chez elles. Ceci implique que l'incapacité à sortir ne génère pas forcément de totale rupture avec l'extérieur : lorsque cela est possible, « La vie du dehors » peut pénétrer l'espace intime. Cela passe par une adaptation des modes de relation qui passe essentiellement sur l'inversion des déplacements : la personne ne va pas vers l'extérieur, mais le reçoit chez elle.

Ce changement n'est en aucun un substitut intégral des possibilités que recouvrent l'aire publique. Déjà, toutes les personnes rencontrées à l'extérieur ne vont pas entrer au domicile. Ensuite, le cadre de la relation influe sur celle-ci. Dès lors, les liens entretenus au sein du

territoire intime et leurs apports seront différents de ceux se produisant à l'extérieur.

« *Sortir* » est exprimé comme un moyen de lutte contre la solitude. Pouvoir se rendre à l'extérieur représente le moyen principal d'accéder aux autres, « *mais aussi d'être acteur de sa vie en pratiquant sa culture ou ses loisirs* ». Le désir d'aller vers l'extérieur révèle surtout l'envie d'accéder de manière individuelle à des agissements collectifs comme « *Sortir faire mes courses* », « *Faire un tour en ville* », « *aller acheter des vêtements dans les grands magasins* », « *faire des balades, discuter avec de nouvelles personnes* », « *choisir mes fruits et mes légumes* », « *regarder les prix* ». Ces agissements collectifs relèvent en fait de simples tâches de la vie quotidienne autres que celles définies généralement et concentrées au sein de l'espace privé (se vêtir, préparer le repas...). Cet ensemble d'activités participe finalement au fait de « *vivre normalement, comme les autres* » et d'évoluer simultanément aux changements extérieurs qui se produisent inévitablement :

« Avoir le contact avec l'extérieur, la ville, voir les magasins, pouvoir aller au cinéma, dans les grandes surfaces pour avoir la notion des prix, du coût de la vie. Pouvoir reprendre le métro, le bus et connaître le tramway (...) ».

L'espace public a bien d'autres richesses. Il possède entre autres des lieux de rencontres, de loisirs et de culture, tels « *le cinéma* », « *le théâtre* », « *les cafés* », « *le restaurant* », « *l'église* ». Il dispose donc de moyens pour se réaliser, « *pour se faire plaisir* » ou « *faire ce que j'aime* ». Les personnes tiennent d'ailleurs des propos témoignant d'envies personnelles, envies réalisables pour la plupart hors de leur domicile :

« J'aimerais chanter, jouer de l'harmonica avec d'autres. J'aimerais sortir manger des frites et un tournedos avec une pression. J'aimerais faire des activités, j'aimerais danser, j'aime Claude François, les chants de Noël, j'aimerais sortir à l'Opéra, à l'opérette, connaître plus Marseille, j'aimerais faire du bateau ».

« J'aimerais écouter de la musique, j'aimerais sortir plus souvent, aller au restaurant, aller acheter des glaces, visiter une chocolaterie avec dégustation, des jeux de société intelligents ».

Ces envies apparaissent comme des palliatifs possibles à l'égard de l'ennui qui habite le sentiment de solitude :

« (...) Par exemple, moi, si on m'aidait à marcher, je pourrais sortir dehors, m'asseoir sur un banc. Je m'ennuierais moins si on m'emmenait à un club, là où il y a du monde ».

Dehors, il y aussi « *la nature* », « *le chant des oiseaux* », « *des jardins* » qui se regarde et pour laquelle il serait possible de s'impliquer :

« *Arroser les fleurs, enlever les fleurs fanées* » ;

« *Organiser plus de sorties dans la nature, on a besoin de voir les plantes, les arbres* ».

« (...) *Aller à la mer, ça la mer ! C'est mon rêve, ah oui, entendre les vagues !* ».

Dans l'ensemble, les personnes expriment un regret quant à un moindre lien avec cette nature qui représente pour eux le calme, le repos, et la vie aussi, avec notamment « *les fleurs qui poussent* », « *les oiseaux qui gazouillent* ». Parmi des souhaits exprimés, « *les promenades* », « *le long des fleuves* » ou « *des rivières* », « *des pique-niques* » sont souvent cités. Dans les faits, ce rapport à la nature apparaît comme un désir avant d'être une réalité :

« (...) *Il faudrait organiser des sorties dans la nature (...) Il y en a, mais pas beaucoup (...) Il y a des journées avec un repas, c'est bien, mais il n'y a pas de jardin, alors, on ne voit pas d'oiseaux* ».

L'autonomie recherchée pour fréquenter l'espace public

Il est clair que l'espace public détient des dimensions indispensables au bien être. Mais son accès se révèle parfois difficile, il est même parfois source d'une exclusion « douce » : « les lieux et les transports publics sont conçus pour des adultes valides, ils « prescrivent » certains comportements qui ne sont plus accessibles aux personnes souffrant de déficiences physiques : ils « discriminent » contre les personnes vieillissantes¹ ».

Les obstacles sont au moins de deux ordres et peuvent se cumuler : l'aménagement inadapté du territoire et une situation économique précaire.

➤ D'une part, aménager l'espace se révèle une nécessité pour rendre possibles les déplacements hors du domicile. C'est là tout l'enjeu que représente aujourd'hui l'aménagement urbain en vue de faciliter la mobilité des personnes âgées. Or à ce niveau, un certain nombre d'études récentes montrent à quel point « les conceptions mêmes des aménagements urbains, de certains objets, des espaces et des modèles de fonctionnement seraient actuellement plus défavorables aux personnes les plus âgées² ». Bien souvent, les

¹ CARADEC V., « L'enfermement dans la vieillesse », *Informations sociales*, n°82, 2000, p. 108.

² PENNEC S et Le BORGNE-UGUEN F., (dir), *Technologies urbaines, vieillissement et handicaps*, Rennes, Ensp, 2005, p. 161.

désavantages physiques se surajoutent à ces problèmes d'aménagements, ce qui a pour irrémédiable effet de réduire ou de contraindre à cesser tout déplacement à l'extérieur. Or, adapter l'espace revient à optimiser leur chance de participer à cette « *vie du dehors* » :

« Sortir, discuter...Marcher, c'est bien, mais il n'y a pas assez de bancs dans les rues. Marcher, c'est bien, mais se reposer, c'est utile ! Sur les trottoirs, les poteaux anti-moto sont noirs, il faudrait peindre une ligne blanche car je me tape tout le temps dedans... ».

« Faire des aménagements bien étudiés pour une plus libre circulation des personnes handicapées, ce qui les rendrait plus autonomes ».

« Permettre aux personnes en fauteuil roulant de se déplacer librement partout ».

« J'aimerais me déplacer en métro, mais il y a trop de marches, je ne peux pas ».

Les attentes quant à l'aménagement du territoire attestent du besoin crucial de l'adapter pour que chacun ait la possibilité de s'y repérer et de s'y mouvoir de manière autonome. Mais la possibilité de sortir admet également un recours à un accompagnement adéquat. Nous avons abordé précédemment l'importance du rôle d'accompagnateur des bénévoles comme moyen d'accéder aux sorties. Plus largement, le développement de transports spécialisés est plébiscité :

« (...) Mettre plus de transports réservés aux personnes âgées pour sortir, par exemple, un minibus adapté, des transports que pour les personnes âgées (...) pour assurer les conduites ».

Le soutien aux sorties est minime face à l'importance que celles-ci représentent dans la vie des individus. La demande de son développement est fort, et touche à la fois l'accessibilité des logements, le soutien physique au déplacement et l'adaptation du territoire. C'est l'association de ces trois aspects qui peut contribuer à la possibilité d'accéder à la vie sociale extérieure.

➤ D'autre part, le second frein relaté est le coût des opportunités présentes dans l'espace public. Cela est illustré soit par « *l'insuffisance des revenus* », qui ne permettent pas de s'octroyer certains plaisirs, soit par « *le caractère payant* », voire « *cher* » de ceux-ci au sein de la sphère publique :

« Aller au spectacle, au théâtre, au concert, mais, personnellement, j'ai un manque de moyens financiers et des difficultés à me déplacer avec mon fauteuil roulant ou mon déambulateur. La mairie, les associations font déjà plus que ce qu'elles ont à faire ».

Compte tenu de la population interrogée, les exemples rencontrés concernent surtout des personnes percevant des revenus modestes, sans qu'il nous soit possible ici de définir réellement un seuil de ressources. Notons tout de même que des propos relèvent la gratuité de certaines activités. Cela peut donc révéler aussi un manque de connaissance de ces offres ou leur inégal développement sur le territoire. Mais les discours ne nous permettent pas d'aborder cet aspect. Par contre, des personnes soulèvent la difficulté d'accéder à des informations de cet ordre :

Il faudrait qu'on puisse s'informer sur ce que propose la ville de gratuit ou de pas cher, mais c'est pas évident quand on est cloué chez soi ».

L'environnement, c'est certes ce que la personne possède autour d'elle. Plus largement, c'est la vie qu'elle « regarde » ou « voit passer » mais qu'elle ne vit pas, c'est aussi l'inaccessible qu'elle imagine. C'est cela que les vieilles personnes rêvent d'atteindre. « Sortir » revêt donc plusieurs dimensions de l'intégration sociale, c'est la réalisation d'actes banals de la vie quotidienne, c'est l'accès aux loisirs, l'accès à la culture, l'accès aux autres. « Sortir », c'est voir de quoi se compose la vie extérieure, la comprendre, s'y ajuster pour finalement la partager et composer avec elle. Aujourd'hui, les besoins de fréquentations de l'espace public sont à mettre en lien à une offre qui laisse incertain le fait de vivre pleinement. Le fait de ne pas sortir entraîne donc une moindre maîtrise du monde environnant et un risque progressif de désocialisation. Accéder à l'espace public se poserait pourtant en marque d'autonomie et de liberté : « Sortir, c'est vivre ».

III. L'INSATIÉTÉ : « LA POURSUITE EFFRÉNÉE DU PLUS POUR SATISFAIRE LES CARENCES »

Le fait de se sentir seul renvoie à de multiples situations. La solitude est avant tout une expérience subjective, et des facteurs endogènes et exogènes participent à la manière de l'appréhender. De ce fait, le cadre de vie d'un individu peut lui offrir des moyens d'amenuiser la souffrance de sa solitude. Un réseau d'aide soutenu, un environnement familial proche, un accès aux services extérieurs, des liens d'entraide potentiels, sont autant de repères pour lutter contre une réclusion dans cette expérience qui se vit souvent sous la forme d'une douleur, d'une souffrance indicible et insidieuse qui ronge de l'intérieur. Mais, dans des cas extrêmes, la solitude cumule le fait d'être seul, de se retrouver face à un cadre de vie fragilisé et à une absence de projection dans un quotidien épanouissant.

Ceci s'exprime dans les exemples rencontrés à travers une insatiété fortement marquée. Définie simplement par l'impossibilité d'être comblé, cette insatiété s'illustre ici par un manque concret à satisfaire, en matière d'aspirations et de projets. Il s'avère délicat d'aborder ce phénomène, tant il pourrait se rapporter, par le jeu des représentations sociales, au domaine de personnalités individuelles éternellement insatisfaites. Pourtant, les discours révèlent bien plus un inconfort relatif à une restriction de possibilités qu'une plainte généralisée aux possibilités restantes. Même, nous l'avons déjà évoqué, les personnes notent les atouts de certains points d'appuis qui participent en quelque sorte à un éveil social. C'est bien là le dilemme. L'expression « éveil social » employée en toute conscience, se veut révélatrice d'une situation d'inclusion sociale fragmentée, qui cherche à se réparer sans totalement y parvenir. Comment des personnes se retrouvent-elles dans une situation « d'éveil » alors même qu'elles habitent ce monde depuis des décennies ? Par là, doit-on retenir l'homme et ses expressions d'insatisfaction plutôt que l'état de violence sociale dans lequel il se trouve ? Les expressions utilisées sont ici un support et non une fin en soi. Il y a fort à parier que si ces personnes avaient les moyens de vivre pleinement leur inclusion sociale, ce phénomène ne teinterait pas leurs mots.

Dans des situations d'excessive pauvreté rencontrées, nous retiendrons l'état social marqué

par « rien », un « grand vide » qui existe et qui se prolonge, jusqu'à nier sa propre existence : « je ne suis rien du tout ». La différence est réelle avec des personnes qui parviennent à s'occuper seule :

« Même si je suis seule, je suis habituée, je ne la sens pas la solitude, je n'ai pas le temps de la sentir. Je suis toujours occupée. Je ne supporte pas de rester assise à rien faire (...) ».

Si, pour certains, les actions mises en place permettent de renouer avec le lien social, de le pérenniser et d'ainsi vivre sereinement le fait d'être seul, d'autres émettent des carences relatives à plusieurs dimensions : c'est là que l'insatiété apparaît.

D'abord, la fréquence, la quantité et la durée des actions mises en place se saisissent d'une insuffisance :

« Davantage de bénévoles pour plus de disponibilité » ; « Davantage de rencontres, de contacts humains, davantage de visites. Créer des lieux pour échanger, faire des jeux le plus souvent possible. Plus bouger pour éviter que les gens croupissent, avoir plus de bénévoles pour accompagner les personnes seules pour sortir ».

Le vécu de l'action est lui positif et apporte un sentiment de bien-être. Il y a aussi le souvenir de l'action qui permet de revivre subjectivement les plaisirs conquis. Mais tant l'action que le souvenir sont éphémères : ils ne font que passer. La vie de solitude, elle, demeure, et il est difficile de s'y soustraire. C'est donc la qualité de vie en soi qui est abîmée, et la ponctualité des réponses ne la restaure que partiellement. Chaque réponse comble une infime partie de ce vide :

« Que les infirmiers et les aide-ménagères restent plus longtemps pour avoir plus de présence ».

Il s'avère donc primordial de retenir ici l'insatiété relative à la nécessaire complémentarité entre les réseaux d'entraide :

« Il faudrait que vous soyez tous plus au courant les uns des autres de ce que l'on vit pour que vous puissiez tous faire quelque chose, davantage de choses ».

C'est là un apport nécessaire à la satisfaction de tous les besoins fondamentaux et secondaires de chaque individu. Et, si la personne elle-même a une part de responsabilité dans l'apport de ressources personnelles, le rôle de tout un chacun est ici clairement évoqué.

L'insatiété est exprimée par des mots simples, inclus dans de courtes phrases qui laissent esquisser une poursuite effrénée pour satisfaire ces carences. Prime l'utilisation très fréquente et coutumière de termes tels « *plus* », « *d'avantage* », « *améliorer* », « *créer* ». Parallèlement à l'importance de « *continuer* », « *maintenir* » des réponses adéquates, une demande de réponses supplémentaires et d'améliorations est formulée. Celle-ci se rapporte tant au subjectif, avec « *l'attention* », « *la vigilance* », « *les motivations* », qu'à l'objectif, avec les actions proposées auxquelles la personne participe ou non « *plus d'ateliers de paroles* », « *plus d'activités gym* », « *plus de sorties* », les moyens personnels ou ceux déployés ou non par les instances connues (« *Plus de personnels qualifiés, de bénévoles, d'animateurs, plus de moyens financiers* », « *plus de lieux de rencontres* » ; « *Disposer d'un peu plus d'argent pour pouvoir m'offrir de temps en temps, une sortie dans un musée ou au cinéma, ou m'acheter un livre* »). Force est de constater la référence au familier dans les propositions d'actions à mettre en place. Multiplier des réponses similaires permet de combler le temps qui passe, l'ennui qui peut être associé, de voir du monde, si ce n'est d'échanger avec lui. Par ailleurs, cela peut-être garant d'un sentiment de sécurité. Même si la réponse en soi n'est pas idéale, elle apporte tout de même une chaleur familière à un moment donné. L'insatiété exprime donc la recherche d'un état de confort social et psychologique passager à un état permanent.

Ce sont tout de même les activités de loisirs, la plupart sous-tendue par la recherche du lien social, qui sont prédominantes. Qui dit loisir signifie « l'état dans lequel il est loisible, permis à quelqu'un de faire ou de ne pas faire quelque chose »¹, bien au-delà de simples activités ludiques. Cette définition renvoie notamment à deux choses essentielles : le temps libre et l'autonomie de la personne.

Le thème du « temps » étant abordé par ailleurs, nous insisterons ici sur l'autonomie de la personne. Celle-ci s'inscrit comme consubstantielle à l'activation de réponses dont la nature et le moment sont choisis par la personne elle-même. La personne se dit généralement autonome dans son choix de participer ou non à la proposition², mais n'émet pas un choix réel quant à la nature de l'action. Or, en matière de loisir, l'objet d'occupation se détermine en principe par « divers objectifs tels la détente, le divertissement, l'épanouissement personnel, la créativité et la transcendance sensuelle. L'ordre de ces objectifs est lui fonction du degré d'expression

¹ Définition du Dictionnaire Robert, in Henderson, Vieillesse et besoin de se récréer, page internet, 2006,

² La gestion du choix de participer ou non est effective lorsque l'organisation de l'activité est structurée pour permettre l'accompagnement physique des personnes.

personnelle de chaque personne¹ ». En ce sens, l'insatiété peut donc provenir d'une inscription de la personne dans une activité qui peut correspondre à ses aspirations personnelles, mais non aux priorités qu'elles se fixent. D'une part, la personne doit faire preuve d'une capacité à exprimer ses priorités. D'autre part, il est une part de responsabilité de la société qui ne s'organise pas vraiment pour que chaque individu âgé puisse exprimer et concrétiser ses choix. Un certain âgisme peut effectivement se traduire dans des préjugés relatifs à l'accessibilité de certains loisirs.

L'insatiété ré-envisage finalement la demande comme prépondérante, et déprécie le désir propre des personnes. Une attention particulière doit être portée pour « *organiser plus de rencontres mais ne rien imposer. Proposer des sorties, en général, il faudrait demander leurs besoins aux personnes et les trier d'une façon plus soigneuse car aujourd'hui on met dans les grandes catégories tout le monde mais les personnes âgées ou les handicapés en réalité ont des situations et des envies très différentes. Il faudrait faire des suivis plus constants, avoir un œil sur les personnes* ». En dehors de tout état dépressif et de toutes impossibilités d'énonciation qui peuvent aussi disqualifier l'envie, les personnes fragilisées face à la satisfaction de leurs besoins rencontrent des difficultés à construire et consolider leurs envies. Les aspirations et les projets personnels restent alors sous-jacents à une sollicitation extérieure, bien souvent légitimement structurée par des impératifs de moyens et de gestion. Ils demeurent aussi intimement liés à la mise en place de réponses bien plus individuelles où la personne peut retrouver la confiance nécessaire pour être actrice de sa propre vie.

¹ Op.Cit.

IV. MARQUER LE TEMPS POUR SE REPERER

Le rythme de vie se modèle sur diverses dimensions du quotidien, notamment l'implication dans des activités et l'organisation qui en découle. Le temps en soi est ici une dimension incontournable. Il est « un milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession »¹, il peut se partager et être appréhendé socialement. Les entretiens présentent un vécu du temps à travers deux registres : l'absence et la linéarité. L'absence, registre minime, s'illustre à travers la répétition des termes ou expressions « rien », « jamais rien », « on nous oublie » ou encore « (...) Mais il y a des jours où je ne parle à personne, alors je parle toute seule. Je croyais être folle, mais non ». L'aspect linéaire apparaît dans la nomination d'actions courtes, dont la succession, à long terme, contribue au remplissage du temps :

« L'association m'aide beaucoup à travers l'accompagnement que je reçois : deux bénévoles viennent me visiter le mardi et le jeudi chaque semaine, le système et cette fréquence me conviennent très bien ».

« (...) On est des inutiles...Le Secours Catholique et la société Saint Vincent de Paul me rendent service. Je viens manger tous les lundis et j'ai un repas par mois au Secours Catholique. Un bon alimentaire tous les 15 jours ».

« Il y a le repas des retraités organisé par la mairie, le club de l'amitié deux fois par semaine ».

La fréquence est prépondérante : il y a une forte insistance à l'égard de la régularité des actions mises en place ou espérées. La fréquence du mot « régulier » est d'ailleurs notable. La récurrence d'actes apparaît comme une réelle structuration du temps, quotidien, hebdomadaire, mensuel, voire annuel. Or, l'énonciation du contenu peut s'assimiler à une routine, répétitive et lassante. Cette routine, vécu ou désirée, s'avère en fait rassurante et permet une relation concrète au temps : les personnes s'attendent à faire quelque chose ou voir quelqu'un :

« Que des personnes viennent parler avec moi, pas tous les jours, mais régulièrement pour se sentir moins isolée ».

« Recevoir des visites à domicile régulièrement ».

« La cité (groupe d'immeuble) pourrait proposer une réunion afin de présenter les nouveaux

¹ Le Robert, Dictionnaire de la langue française, 1988.

arrivants tous les trois mois par exemple ».

Ce rapport au temps n'exclut pas pour autant l'envie ou le besoin de faits spontanés et imprévus, ni d'ailleurs des moments où le fait « d'être seul » est voulu et bénéfique :

« Multiplier les interventions à domicile auprès des personnes âgées, cependant, il est nécessaire de garder des moments de calme. Mieux connaître l'entourage proche. Faciliter le relogement et le transport des handicapés ».

Dès lors, le fait de rester seul peut être appréhendé positivement, comme pour se retrouver face à soi-même, pour se ressourcer. Il n'y a pas que des solitudes malheureuses, mais ces moments demeurent satisfaisants si et seulement si le fait d'être seul peut-être interrompu volontairement, c'est-à-dire si « *une prise de conscience globale et respectueuse est éveillée afin que chacun pense que la solitude n'est pas une fatalité, qu'elle doit être respectée lorsque c'est un choix, mais que chacun peut être acteur dans la lutte contre l'isolement de sa famille, même éloignée (par le téléphone, le courrier), des personnes du quartier. Il suffit de faire savoir aux autres qu'on pense à eux* ».

Or, plusieurs personnes expriment le fait de ne pas pouvoir mobiliser, à un moment opportun pour elle, une ressource extérieure comme soutien. C'est là tout l'enjeu de ce qu'on appelle les liens sociaux supportatifs, ceux sur lesquels il est possible de compter¹. Soit le réseau social est restreint soit il est d'un équilibre fragile :

« Qui peut penser à prendre de mes nouvelles, savoir si je vais bien ? C'est très insécurisant quand on est fragile que personne vous appelle (...) »

« Se rencontrer plus souvent entre amis pour échanger sur tout et rien... Si ma famille était plus proche, je me sentirais moins seule. Rendre service à mes voisins mais ils sont décédés ou en maison de retraite. Pouvoir aller chez quelqu'un sans être invitée. J'ai peur de déranger, d'aller visiter quelqu'un. Mon handicap réduit mes visites à la maison de retraite. Avoir de vrais amis, pouvoir sortir, aller faire mes courses, être obligée de sortir, aller voir quelqu'un, lui apporter quelque chose; j'attends la présence de quelqu'un. La présence de la famille représente la possibilité de pouvoir activer le support social de manière spontanée.

¹ Pour Danilo Martuccelli, la notion de support sert à montrer à quel point l'individu « ne peut exister que dans la mesure (...) où il est soutenu par un ensemble de supports, (...) sans leur être pour autant réductibles, (...) matériels ou symboliques, proches ou lointains, conscients ou inconscients, activement structurés ou passivement subis, toujours réels dans leurs effets, et sans lesquels, (...) il ne subsisterait guère ». Ils sont la condition de « l'être au monde », MARTUCCELLI D., La grammaire de l'individu, Paris : Gallimard, 2002, pp. 63-64 et p. 81.

Or, les personnes dont le réseau naturel est déstructuré ne peuvent l'activer ainsi. L'inégalité devant le support social est effective ».

Le besoin de marquer le temps est présenté aussi par l'attrait pour des actions en lien avec le calendrier. Souvent, ces actions constituent des moments importants de l'année, communément fêtés dans des regroupements familiaux, amicaux ou religieux (« Noël », « La messe de Pâques », « le nouvel an »...). Soit les personnes participent à des actions organisées en fonction de cela par les réseaux d'entraide, et notent alors leur importance, soit elles formulent la demande de mise en place d'actions de ce type :

« Ce que je fais quand je suis seul, je me plonge dans un bouquin, ou je sors marcher faire un tour (...). Je vais à la messe tous les dimanches, exprès pour voir du monde, surtout les jours de fête (Pâques, Noël), je repense aux bons épisodes de ma vie(...) ».

« (...) J'ai tout de même la chance de partager encore des moments forts avec une bénévole (Noël, anniversaire...) ».

« Avoir quelqu'un pour m'accompagner faire les magasins (...). Il n'y a même pas d'illuminations de Noël dans notre rue (...) J'aimerais avoir un colis de Noël, un colis de Noël, c'est beau ! ».

Dans le fond, le repérage de ces périodes importantes de l'année contribue à l'intégration sociale de la personne. La perception de ces événements comme fêtes collectives trouve dans leur réalisation une réponse adéquate en matière d'appartenance à des valeurs culturelles et un groupe de référence. Que la personne n'ait pas l'opportunité ou les moyens d'y participer est d'autant plus l'empreinte d'une désocialisation susceptible de générer des états de crise.

Marquer le temps, c'est aussi dire que chaque instant peut être une opportunité de vivre quelque chose. Le ressenti de la solitude est variable selon le temps et les normes sociales censées le ponctuer. Pour exemple, nombre de personnes interviewées expriment un fort regret quant à la fermeture de structures sur certaines périodes. Particulièrement, le dimanche, lui aussi, connoté comme « jour de regroupement familial, de détente et de repos » est un jour où les effets de la solitude sont fortement éprouvés. « La solitude est plus dure le dimanche et les jours de fête sans visite ». Or, les conditions de l'offre étant inadéquates en ce sens là, une attente est exprimée pour ce jour précis, ou plus largement « le week-end » :

« Mettre en place un repas du dimanche après la messe, une fois par mois » ;

« Ne pas fermer les clubs en juillet et août » ;

« (...) *Manque d'animation dans les maisons de retraite le dimanche* » ;

« *La présence, car le reste n'existe pas. Le week-end est temps de solitude.*(...).

« *Avoir plus de visites, pouvoir discuter avec quelqu'un. Des représentations théâtrales m'ont été proposées (...)* Il n'y a pas assez de personnel en foyer-logement, surtout le week-end. Si elles étaient plus nombreuses, les visites seraient plus longues et l'on pourrait discuter davantage ».

« *Sortir de la maison de retraite, retrouver d'autres personnes à travers des activités, des sorties régulières. Cela est important; le manque d'activité est mal vécu surtout le Dimanche* ».

Les actions calendaires véhiculent ainsi une représentation à la fois collective (fêtes religieuses, de famille...) et personnelles (anniversaire...). Toutes sont sous-tendues par une forte adhésion aux valeurs humaines désignées au début de ce travail. Une telle relation entre le temps et les actions est source de repères et de structure au quotidien. « *Ne pas fermer les lieux de distributions de repas lors des fêtes ou des beaux jours (...)* », « *poursuivre les efforts même le dimanche* », « *apporter chaque jour une présence* », a pour finalité d'assurer la pérennité des ressources individuelles ou externes, mobilisables pour lutter contre la solitude. Il s'agit globalement de considérer le souhait de ces personnes d'exister à chaque instant de leur vie et de se projeter, à tout âge, dans l'avenir.

V. UNE LUTTE NECESSAIRE POUR VAINCRE LA SOLITUDE

1. Lutter et le dire

Pour rappel, lutter signifie « s'opposer dans un corps à corps ou en combattant de près pour terrasser un adversaire ou se défendre contre lui ». Clairement, quelques personnes utilisent un vocabulaire évocateur de lutte tels « *il faut lutter* », « *se débattre* » ou encore « *combattre* ». Cette nécessité de lutter revient à trouver en soi-même la force de faire face aux multiples carences évoquées¹ dans les extraits de vie (vivre seul ou peu entouré, avoir peu ou pas de relations ni même de contacts, la restriction de la vie sociale, le manque de contacts au quotidien, la réclusion à domicile). Ce sont ces carences qui permettent d'affirmer que l'isolement est l'adversaire contre lequel il convient de se défendre.

Les verbes « falloir » et « devoir » révèlent alors implicitement la lutte comme une exigence :

« *Il ne faut pas se laisser ankylosé par la tête* » ;

« *Il faut que je me pousse* » ;

« *On fait un effort, dès qu'on se sent l'énergie de le faire, il faut le faire* » ;

« *Je ne me laisse pas aller, je ne dois pas me laisser aller* ».

Notons tout de même que l'avancée en âge les dernières années de vie continue à être fêtée :

« *Je vais avoir 80 ans et je vais faire la rumba* », « *mes copains viendront me chercher pour mon anniversaire* »,

« *J'ai fêté durant le séjour à Damgam, cet été, mes 81 ans* ».

Il est même rappelé « qu'une personne âgée qui décède, c'est une bibliothèque qui brûle » ou que l'avancée en âge présente des apports positifs en terme de liberté, d'expérience de vie et de sagesse. Ceci les amène à poser les deux principaux enjeux de ce combat quotidien.

¹ Sur le thème de la solitude, le lecteur pourra se référer à SCHURMANS M.- N, « Expériences de solitude : sens et action » in CHATEL V. et SOULET (M.- H), (éd.), Faire face et s'en sortir. Négociation identitaire et capacité d'action, vol. 1. Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002.

2. Des enjeux clairement posés : refus de « la vieillesse » et sauvegarde de l'autonomie

D'une part, se pose le fait de s'affirmer comme personne « non vieille », au sens stigmatisant du terme : les personnes ne se sentent pas vieilles et ne veulent pas le devenir. Voire même, la peur de la mauvaise vieillesse, est présente. In fine, « les vieux », tels que Brel les a chantés, représentent un groupe social à part. Quelques unes d'entre elles nous disent :

« Je ne suis pas vieille, je ne m'en rends pas compte. C'est quand les autres me disent que j'ai du courage à mon âge. Alors, là, je me sens vieille, mais c'est à cause des autres. Alors je continue d'avancer, pour leur montrer que ça peut aller ». Je me sens âgée car les autres me traitent comme ça »

« Vous parlez des vieux, des personnes âgées, mais je ne me prends pas... Je ne me sens pas vieux, pas du tout, j'ai 35 ans dans ma tête ! Tout ça (en parlant de son corps) c'est foutu, mais pas dans ma tête ! (...) Vous savez, c'est pas une maladie comme une autre (ce monsieur a des fuites urinaires). J'ai du mal à l'accepter. Ce que je ressens... Puis le regard des autres, c'est difficile à supporter. »

« Pas question d'aller dans un hospice ! (...) Aller dans un truc comme ça, ce doit être sinistre ! Non, ce n'est pas mon truc ! Je préfère être seule chez moi. Et puis j'ai un caractère un peu sauvage moi, alors voyez... Plein de petits vieux, qu'est-ce qu'ils peuvent se raconter ? Ah non, je n'aimerais pas cela. (...) Moi, les vieux, je suis obligée de les supporter, mais ce n'est pas mon truc ».

« J'ai vécu en maison de retraite. Et puis quand on voit les pauvres vieux à la maison de retraite, c'est d'une tristesse... Ca m'a déprimé ça. Jamais je ne voudrais être comme ça, faut le voir pour y croire, faut vivre avec pour se rendre compte. Et quand je pense que je peux devenir comme ça, ça me fait peur. Et vous savez, à mon âge, ça peut venir vite » ;

« Les personnes âgées, ça gêne, on sent que l'on gêne ».

Le second enjeu est de sauvegarder une part d'autonomie, même restreinte, et la signifier : « Tant qu'on peut continuer à se débattre tout seul, on le fait », « Il faut toujours avancer dans la vie ». « Tant qu'on est en forme, il faut avancer » revient à choisir « cette part de liberté », dans la mesure de ses possibilités, pour continuer en partie à gérer son quotidien :

« Mes courses, je ne peux plus, mais on me les fait, mais c'est moi qui fais la liste », « J'ai une personne qui vient pour me faire le ménage. Ben, au départ, je lui ai expliqué comment faire pour qu'elle sache mes habitudes. Elle sait que si elle fait bien, ça va, sinon, je lui répète comment il faut faire » ;

« Et les vieux, ils n'ont pas de voiture, pas de moyens et plus de force. Ca ne se discute pas. Quand je peux, j'utilise les transports en commun. Mais là, avec els travaux, je ne peux pas. En bus, pour aller jusqu'au Canet, je ne peux pas là. J'avais téléphoné pour cette histoire, et pourtant, la poste a toujours eu du travail sérieux, mais maintenant, ça n'a pas marché. Et on voit bien que c'est un problème pour les personnes âgées. On ne peut pas aller chercher nos affaires. Alors je me suis débrouillée pour savoir où il était, mais pour y aller, je l'ai dit à ma fille et elle m'a accompagnée » ;

« J'étais aux Goudes, j'étais à domicile, je ne pouvais pas bouger, même pas pour aller au petit coin. Les copains m'ont donné une charrette que je poussais un peu moi-même. Selon où j'allais, c'est eux qui me poussaient » ;

« Mon neveu est ma seule famille, il habite la banlieue parisienne et me rend visite le plus souvent possible. Je suis invitée souvent à venir passer le week-end chez lui, mais je ne veux pas accepter trop souvent car je ne veux pas être collée à eux(...) Je suis bien chez moi, j'ai ma liberté, je fais ce que je veux, et en même temps, je ne veux pas abuser des autres » ;

« Alors j'essaye de faire ce que j'ai à faire. La cuisine, j'ai conservé ça quand même. Je mange plus ou moins bien mais je me fais à manger ».

En portant ainsi un regard global sur l'acte à effectuer, les personnes le parcellisent pour finalement le maîtriser. Mieux encore, des personnes gardent la possibilité de mesurer leurs limites, et de faire appel elles-mêmes à un tiers ou accepter son soutien si besoin est. Faire et le dire, « continuer à faire » permet de montrer aux autres « *qu'on peut être âgé et être encore debout* ». C'est aussi pallier le risque de voir « *tout faire à ma place, alors que je peux encore me débrouiller* ». C'est là une différence fondamentale entre un réel soutien d'accompagnement et une prise en charge relevant de l'assistance qui fait courir le risque de la déresponsabilisation :

« Je me suis apprise à être seule. Je fais de la couture aussi, le ménage toute seule, je pourrais avoir de l'aide, des fois je me dis tu en aurais besoin, mais je ne veux personne pour le moment car sinon, je resterai inactive. Je ne veux personne pour continuer à faire ».

« Je peux faire ci, là. Je mets longtemps, c'est sur, mais du moment qu'on arrive à accomplir ce qu'on peut, c'est déjà beaucoup. Si vraiment il y a une chose que je ne peux pas, alors là, je demande à ma fille par exemple ».

« Je vais à l'épicerie m'acheter des petits trucs. Sinon, l'aide ménagère, de temps en temps, elle va à côté. L'autre jour, c'est l'assistante sociale qui m'a amené à Leclerc pour faire des courses, j'avais besoin de slips et de pantalons. Alors, elle m'a gentiment amené(...) Sinon, personne ne peut m'aider. C'est pour ça qu'avec Handistar, je pourrais me débrouiller un

peu mieux tout seul. Je pourrais me déplacer un peu».

3. Mise en œuvre du processus de lutte

D'un point de vue éthique, rappelons que ce travail, basé essentiellement sur le recueil de paroles de personnes âgées, ne cherche pas à légitimer la solitude comme une donnée naturelle contre laquelle on ne peut rien faire, c'est-à-dire contre laquelle l'acteur n'a aucune prise. Au contraire, à l'instar de la sociologue Marie- Noëlle Schurmans, il nous faut considérer la part « d'actorialité » de chaque personne, soit leur capacité à réagir aux événements qui les contraignent (Schurmans, 2003). Cela se retrouve concrètement dans les récits. Quelles que soient les modalités d'inscriptions de la personne dans un processus de lutte contre l'isolement, elle se positionne à un moment donné comme active dans ces agissements.

Quelle que soit le type de lutte engagée, les personnes indiquent l'alliage précieux de ressources personnelles et du rapport aux autres :

« On fait un peu chacun en fonction de son caractère, de sa personnalité, mais il faut voir aussi les gens qui sont autour de nous, certains ont de la famille par exemple, et d'autres non. C'est ça, ça dépend de la vie qu'on a et des gens qui sont avec nous, ou pas d'ailleurs ».

Malgré la restriction certaine du réseau social, l'échange apparaît donc toujours comme une garantie. D'abord, il s'agit d'accepter de s'impliquer dans un échange, sans forcément avoir le besoin de recevoir, en vue de le rendre pérenne :

« Je dis toujours oui, quand on me demande, même si je n'ai pas besoin spécialement, pour qu'on revienne me demander. Le jour où j'aurai vraiment besoin, ils seront là comme ça ».

« C'est à partir de mon installation ici que j'ai commencé à me faire des amis. Sinon, il y a des autres personnes qui ont déjà des relations faites, alors on sympathise beaucoup, et ils vous font connaître leurs amis, et ça fait réseau ».

« Bernadette a toujours été une voisine charmante. Et je sais plus le nom, Léa...Léa qui a téléphoné ce matin, elle m'appelle une fois par semaine, elle m'a dit qu'elle avait trouvé quelqu'un pour venir me voir. Ma foi, ça peut-être bien. J'ai dit que j'étais d'accord. Ce sont deux jeunes filles qui sont venues, deux polonaises, c'était bien. Elles vont revenir

encore. Ca me fait... ça fait que je parle et que je pense à autre chose ».

Les personnes montrent une certaine maîtrise de l'échange. C'est une manière pour elle de s'affirmer encore autonome. Le fait d'être isolé n'entraîne donc pas une avidité irréfléchie de contacts. Et de fait, c'est moins la quantité que la qualité du réseau qui reste prioritaire. Le problème qui peut se poser est alors l'étroitesse de son réseau relationnelle qui ne permet pas toujours de choisir la personne ou la structure qui correspondent aux attentes :

« J'ai peu de chose à donner, mais quand même. J'ai peu de personne autour de moi, mais si je demande à cette personne, c'est que je veux que ce soit elle qui m'aide. Et puis je donne ce que j'ai à qui je veux » ;

« Parmi les pensionnaires, j'ai pas d'amis. Mais y'en a deux ou trois avec qui je parle comme à des fils, mais je parle du personnel. Non, jamais de la vie, avec les pensionnaires, je discute avec personne ».

« J'ai gardé des contacts là. Ailleurs, non, je n'ai pas voulu. Je suis peut-être trop prudente par rapport à la confiance que je porte aux gens. C'est l'âge aussi qui m'a donné cela ».

« Comment dire ? Je sais sur qui compter si j'ai besoin d'un service, pour toutes les choses matérielles, par exemple la femme de ménage, deux fois par semaine depuis que je me suis cassée la clavicule. C'est pour cela que je fais que je fais la distinction entre le faire pour et le faire ensemble. Je crois que je sais si je ne peux pas conduire, j'appelle un taxi. Je sais le faire, j'ai toujours des gens pour faire pour. Vous voyez ? Mais je n'ai pas de gens pour faire ensemble. Je vais au cinéma toute seule, je vais à l'opéra toute seule, et cela me manque... Alors que j'avais cela parmi mes amis professionnels, notamment à Paris ».

« Si on vient vers moi, ça, je ne le regrette pas. Mais par contre, je ne m'obligerais pas à avoir du monde sans arrêt, je suis une solitaire quand même. Mais entre être solitaire et être toute seule, ça fait deux. Je ne suis pas malheureuse de ça puisque il a beaucoup voyagé, en Lybie, au Sahara, partout. Mais la solitude, ça, non ».

Enfin, l'intégration dans une structure de soutien constitue une base essentielle à la mise en œuvre du processus de lutte. La recherche de réseaux de soutien, la sollicitation ou l'acceptation du premier contact, la réception d'une réponse rapide, la perception d'être considéré au point de désirer y retourner ou revoir quelqu'un, sont quelques unes des modalités qui garantissent la continuité du combat et l'émergence de ses apports :

« J'ai rencontré Mr et Mme D. de l'association à la messe. Ce sont des gens très nobles de cœur. Quand on est seul, surtout quand il neige, quand il pleut, c'est difficile. Ils m'ont dit « surtout, n'hésitez pas ». Des fois, ça m'ennuie, mais je leur dis quand même que j'ai

besoin, et ils me mettent à l'aise, comme la première fois où on a parlé. Il me dit « je vous envoie ma femme vous faire un bisou. C'est quand j'ai envie de parler ».

4. Diverses manières de mener sa lutte contre l'isolement

Au cours de la vie, les pratiques sociales évoluent inévitablement, comme nous le fait une des personnes interrogées : *« On ne fait pas toujours comme on veut. Des fois, c'est la vie qui nous mène, elle nous fait prendre des virages ».* « Ces tournants », associés à des troubles de l'autonomie et à une situation d'isolement peuvent quelquefois être indécisifs. Ainsi, lutter revient à exploiter des capacités et des ressources, nouvelles ou non, pour appréhender les changements et leurs impacts dans le cadre de vie. Les ressources et capacités mobilisées sont mises en œuvre dans des stratégies de lutte bien construites. Les témoignages en révèlent trois types.

L'anticipation

L'un se traduit par l'anticipation de perturbations éventuelles dans le parcours de vie. Autrement dit, en connaissance des risques et par un fort besoin d'être sécurisées, des personnes prévoient un palliatif ou un soutien possible pour des problèmes pouvant subvenir. Anticiper est d'abord un exercice mental, avec des personnes qui, plus jeune déjà, pensaient leur vieillesse et ses aléas. Songer à d'éventuels bouleversements pouvant affecter leur vie leur permet d'atténuer, parfois d'éviter le choc brutal causés par ceux-ci.

« Avant, j'allais dans les commerces de quartier, mais plus maintenant, je ne peux plus rien porter. Ben y'a longtemps que je l'avais prévu ça, que je ne pourrai plus marcher, je le savais d'avance ! Je l'ai su à l'âge de 10 ans ! On m'a opéré des jambes, j'ai subi 14 opérations aux jambes. J'ai marché à quatre pattes. Après, les opérations ça m'a fait du bien, je pouvais marcher. Mais je savais avec la vieillesse que je n'allais plus pouvoir marcher. Oh oui, c'est ma force, je m'adapte, et bien ! »/

« Oui...je programme assez. Pourquoi ? Parce que j'ai toujours été comme ça. J'ai eu de grosses responsabilités, donc, il fallait savoir où on allait. Mais ce sont des choses qui se rigidifient avec l'âge. En pensant au vieillir, je me suis dit qu'il fallait savoir couper le programme. En vieillissant, il faut savoir s'habituer à l'imprévu ».

L'anticipation se retrouve aussi concrètement dans des pratiques sociales. Les personnes qui

appréhendent ainsi leur combat décident de cesser une activité, avant même qu'une rupture s'impose à elles. Souvent, « *l'arrêt est progressif* », comme pour mieux en mesurer et gérer les conséquences. Dans ce type de situation, l'arrêt d'une activité ou d'une pratique quelconque n'est donc pas foncièrement traumatique. Il correspond plutôt à une manière de se désinvestir « en douceur » pour conserver ce qui a le plus de sens pour les acteurs concernés.

« Jusqu'à présent, je faisais du bénévolat à Entraide Solidarité 13, à Valentin 8. J'ai arrêté car j'ai perdu mon fils unique. J'ai fait un arrêt progressif, c'était quand même beaucoup de mon temps personnel passé là-bas. Mais le chagrin m'empêchait de m'occuper des futilités des autres. J'ai toujours souhaité faire du, comment dire, du bon bénévolat, convenablement, en m'investissant. Mais là, je ne pouvais plus, et les personnes devaient le ressentir. Pour moi, c'était devenu trop futile, c'était important pour elles, c'est vrai, ça, je le sais, mais je n'arrivais plus à écouter bien. Je pense que l'on me l'aurait dit un jour ou l'autre. Petit à petit, j'ai donc arrêté. J'ai encore quelques contacts avec celles avec lesquelles j'avais le plus d'affinités ».

« J'ai donné la voiture à mon fils. C'est pas ça, mais quelques jours après (après un séjour à l'hôpital provoqué par une chute), j'ai conduit. Au lieu de freiner, j'ai accéléré. Mes pieds ne répondaient plus. Oh, j'ai dit, « tu vas pas déconner » ! Moi, j'ai ma tête sur les épaules, je vois les gens traverser, je vois les couleurs des feux, les voitures à gauche, à droite. Mais j'ai dit stop ».

« Mais ça, la chorale, c'est une chose particulière. Je l'ai fait, mais il y a des choses qui exigent des trucs : il faut faire des répétitions et tout ça. Ce n'est pas que je ne veux plus, c'est que je ne peux plus. Parce que les répétitions, c'est le soir. Et en plus de mon travail de la journée, il fallait faire ça, je ne peux plus. C'est trop contraignant, y'a quand même un effort à faire. Ca s'est fait au fur et à mesure, petit à petit, des choses m'ont montré que je ne pourrai plus y aller. Alors je n'y vais plus. Mais parce que j'ai appris, alors je chante encore, dans ma maison, mais apprendre, non, il faut travailler ce qu'on apprend ».

« Alors ma retraite s'est faite en deux temps. J'ai travaillé à mi-temps...mais enfin, cela a été une adaptation...Quand je fais le bilan de ma vie, je me dis qu'au fond, je suis partie de moi-même...Oui, il faut savoir partir quand on va vous fêter, et non quand on vous pousse dehors. Mais très peu de gens savent le faire ».

Cette manière de lutter peut même mener à contacter des structures de soutien dans un objectif préventif. C'est ainsi que des personnes se renseignent ou portent une attention particulière aux informations émises ça et là pour jeter les premières bases d'un soutien potentiel :

« Après la mort de mon fils, l'année de la canicule, j'ai appelé la mairie. En prévention en fait. Mais je ne les embête pas. Une fois par semaine, l'institut de gérontologie prend de mes nouvelles. C'est important, mais je n'ai pas réellement besoin aujourd'hui. Par contre, si j'ai vraiment besoin, je les connais et je sais qu'ils pourront m'aider. C'est important car je n'ai plus personne. J'ai perdu mes deux cousines germaines. Grâce aux publicités, j'ai appelé. Tout le monde a été gentil et efficace ».

La libération

Le second pourrait se nommer la lutte libératrice, paradoxale en ce sens qu'elle est soutenue par la recherche de la mort, ressource ultime pour pallier une peine profonde (décès d'un conjoint notamment). Les discours sont alors fortement empreints de pessimisme et esquissent facilement la fin de vie :

« Non, ça ne me dit plus rien du tout. Je n'ai plus envie du tout. Ce n'est pas tellement que je ne peux plus, mais je n'ai pas le moral, je n'ai plus envie » ;

« Je ne fais rien du tout... Alors, je ne fais rien pour. J'ai du mal à marcher, mais si je me donnais la peine, j'y arriverai peut-être. Mais je me laisse aller (...) Voilà ce que je peux vous dire. Je n'ai plus envie de vivre, c'est le veuvage ».

« Je ne devrais pas vous dire ça... Mais je pleure souvent. Parce que je suis seul et que je n'en peux plus. Ce n'est pas merveilleux ce que je ressens. On m'a parfois reproché d'avoir de mauvaises idées... Je ressens l'envie de ne plus être là. Je n'ai personne autour de moi à qui me confier. Aujourd'hui, j'y pense beaucoup (...) Je voudrais que ça finisse ».

Les situations renvoyant à ce type de lutte allient fréquemment isolement, profonde solitude et problèmes de santé importants (troubles de la mobilité, déprime, pathologie grave diagnostiquée tel cancer). Ces problèmes sont nommés précisément, ainsi que l'évènement rupture qui a « *tout fait basculer* » :

« Oui, ce n'est pas tellement quand je suis arrivée à la retraite, ni quand mon mari est décédé, j'avais plus de ressources et j'étais plus jeune. Mais là, à mon accident, c'est là que ma vie a basculé vraiment. Tout a changé depuis. Et pour bien des choses je ne peux plus faire. Puis maintenant, je me dis que ce n'est plus la peine de tenir le coup pour la vie, ce n'est plus la peine ».

Les personnes préservent alors le minimum vital pour ne pas souffrir (physiologiquement) mais se laissent socialement partir peu à peu, « *comme une petite bougie qui va s'éteindre doucement* ». Les récits révèlent en ce sens une quasi absence de demande. Les liens, anciens

ou nouveaux, sont néanmoins acceptés, voire entretenus, dès lors qu'ils se produisent dans le logement et respectent ainsi ces modalités de lutte. Le quotidien révèle alors une forte réclusion au domicile, finalement choisie, comme pour ne pas affronter le monde extérieur qui représente la vie. D'une certaine manière, dans ce type de situation, se renfermer chez soi revient alors à se préserver des agressions extérieures, quitte à en payer le prix. Il y a alors bien un processus d'auto-enfermement en ce sens que le prolongement et l'aggravation de la solitude est pour partie le fait de la personne elle-même (Le Gall, 1986).

« Je mange, parce qu'il faut manger, mais tout le reste, je le refuse ; ce que je veux, c'est rejoindre mon mari, il m'attend et moi aussi » ;

« Si je me sentais, si j'avais pas mon chagrin, ça m'obligerait à me reprendre. Je me sens exclue, mais ce n'est pas parce qu'on m'exclue, attention...Je n'essaie pas de communiquer ».

La création

Enfin, des personnes font preuve de créativité dans leur manière de lutter. Elles connaissent leurs besoins, et créent peu à peu, seules ou avec de l'aide, un petit réseau et des habitudes de vie, « un système D » qui permet de les satisfaire. Ces individus parviennent donc non seulement à formuler des demandes à un tiers, mais aussi et surtout à le rechercher. Sans nul doute, « le petit clan » ainsi construit est assez diversifié pour répondre à une variété d'attentes et « de choses à faire » :

« Je me rends compte que je suis isolé, mais j'apprends à vivre avec. Quand j'ai un problème, j'accepte de demander de l'aide, ou de dire oui si on m'en propose. Maintenant, j'ai plusieurs personnes à qui demander de l'aide. C'est quand même parfois difficile ».

« Je sors très régulièrement, au moins une heure par jour. Je souffre d'une maladie qui m'empêche de voir de près. Je ne peux plus du tout lire, même mon courrier, ni tricoter ou broder, ce que je faisais beaucoup auparavant. Mais je n'ai aucun problème pour marcher car je vois de loin. Je suis très alerte. J'adore me promener, et je vais faire exprès mes courses plus loin alors que j'ai un supermarché en bas de chez moi ».

« La solitude...Il faut changer d'idée, et l'idée ? C'est moi ! C'est moi qui peux changer ça. Sans voiture, c'est difficile. Pour les courses, par exemple, je ne peux pas acheter grand-chose à pied, mais comme ça, je sors tous les jours ».

Ces personnes utilisent fréquemment les expressions « adapter » ou « faire avec ». Les changements survenus sont exprimés avec du recul et, souvent, simultanément à une solution

palliative qu'il importe de pouvoir mettre en œuvre. Notons néanmoins que cela n'est pas toujours exprimé positivement car il s'agit quand même de restriction « du faire » :

« Voyager, maintenant, je ne peux plus. Moi, je prends un livre et je fais un voyage ».

« Des fois, poster une lettre, la poste elle est là. Maintenant, y'a ce gros truc à cause des travaux du tramway. Je n'en peux plus. Alors maintenant, j'hésite. Vous savez ce que je fais ? Je la donne au facteur. Elle est très gentille ».

VI. LA CONTRIBUTION DES RESEAUX D'ENTRAIDE DANS LA LUTTE CONTRE L'ISOLEMENT :

Représentations et Interrogations

Aborder les réseaux d'entraide nécessite de les définir. La prise en compte de la parole des personnes implique ici de se limiter là aux réseaux qu'elles nomment elles-mêmes. Tous les individus rencontrés ont eu au moins un contact avec une association du collectif participant à l'enquête. De fait, leur parole découle de la confrontation de leur opinion à l'égard des réseaux d'entraide et de faits concrets issus de cette rencontre. C'est donc les représentations sociales produites qui présentent pour nous un attrait particulier. A savoir, nous considérons que de leur perception peut découler leur propre appréhension de ces réseaux, la manière dont un lien peut s'élaborer, pour parvenir à une certaine qualité de relation entre la personne et ces structures.

Dans un premier temps, notons la distinction globalement effectuée entre deux types de structures d'entraide¹ nommés « association » et « mairie » ou « CCAS ». Le milieu associatif et le service public sont donc abordés et représentées comme structures de soutien potentiel ou effectif dans la lutte contre l'isolement :

« (...) La mairie et les associations ne font pas grand chose (...) » ;

« Il faudrait aider les personnes isolées à sortir de chez elles. La solitude est difficile à vivre. Pouvoir sortir me ferait du bien. Les mairies font des choses, mais le transport n'est pas favorisé. Avant, il y avait deux personnes dans notre commune qui s'occupaient du transport des personnes âgées. L'une des deux était en emploi jeune. Son contrat n'a pas été reconduit. Il ne reste plus qu'une personne débordée. Les mairies devraient financer davantage des transports »

« Les associations font des choses, mais il n'y a pas assez de bénévoles » ;

« Il faut voir le milieu social, les bénévoles de l'association font ce qu'ils peuvent pour aider les vieux amis ».

¹ La formulation des questions, qui citait en exemple différents types de structures, a pu être induire par cette distinction.

Le manque de moyens, tant humain (« *pas assez de bénévoles, « il manque de personnels qualifiés* », « *il n'y a pas assez d'aides à domicile* ») que matériel (« *il faudrait un peu plus d'argent pour payer les retraites et des logements décents* », « *il faudrait que l'Etat assure une retraite normale à tout le monde* ») est représenté dans les discours et dénoncé comme insuffisant. Là, c'est la responsabilité de l'État en soi qui est avancé :

« L'État devrait donner plus d'argent aux mairies », « Il faudrait que les promesses faites par l'État pour venir en aide aux personnes âgées soient tenues. La mairie, les associations font beaucoup pour les personnes isolées, mais elles manquent encore de moyens, de structures, de personnels qualifiés ».

Les discours mettent à jour plusieurs aspects des liens entretenus ou non avec celles-ci.

Tout d'abord, différents niveaux de relation sont décelés, avec des contacts relevant strictement d'une relation d'aide, d'autres sont teintés d'intimité, ou agréables mais superficiels, des liens de proximité recherchés mais difficiles à établir, mais également des liens conflictuels et des liens rompus. Les deux types de structures peuvent être concernés par cette variété relationnelle. Au sein de ces réseaux, les personnes évoluent avec des protagonistes différents et entretiennent des relations vouées à évolution. Ces protagonistes apparaissent peu nombreux, « le bénévole » est cité pour « l'association », et « l'assistante sociale » apparaît comme représentante de « la mairie ». La personne cite en fait en référence le membre du réseau avec qui elle a eu une relation effective, satisfaisante ou non. Cette personne s'apparente alors à un repère de lien au sein de la structure. Elle n'en est pas pour autant le garant de la relation : c'est la structure qui reste emblématique.

Ensuite, l'assignation de rôles respectifs pour chacune des structures est posée. Les attentes envers les associations relèvent plutôt de la création de liens, de création de groupes conviviaux, de la mise en place d'actions d'animation, au sens de « souffle de vie ». Les attentes envers la mairie relèvent davantage de l'aide matérielle, de l'aide au logement, de l'adaptation de l'environnement, et de la concrétisation des « promesses » repérées çà et là dans la médiatisation de la politique vieillesse. A ce titre, le fait que la mairie soit posée comme acteur public essentiel de la mise en œuvre de cette politique interroge la qualité de la connaissance globale du service public en la matière. Pour exemple, nous pouvons nous étonner face à l'abstraction quasi-totale des conseils généraux dans les discours, pourtant gestionnaire du dispositif de l'allocation personnalisée à l'autonomie. La mairie apparaît là

Collectif « Combattre la Solitude des personnes âgées » Enquête Isolement et Vie relationnelle /Analyse des entretiens par M Rachetto avec la contribution de A Campéon/Sept 2006

comme l'entité publique de proximité, tandis que les conseils généraux semblent plus difficilement appréhendables. Dans tous les cas, il n'est pas attribué de rôle particulier à cette structure, même s'il n'est pas exclu que « l'assistante sociale » évoquée en dépende.

Deux rôles sont communément assignés aux deux types de réseaux : baser leurs actions sur les valeurs humaines énoncées précédemment et travailler en complémentarité. Des exemples témoignent même du partenariat effectif :

« Oui, le CCAS en rapport avec un toit pour les vieux d'Antibes nous ont trouvé la maison ; suivre les personnes isolées et s'enquérir de leur état psychologique et matériel ».

« Créer des lieux de rencontre. Oui, la mairie est très investie pour aider les personnes isolées en partenariat avec les assistants sociaux, le CCAS et des associations comme les petits frères des pauvres à Roubaix ».

D'autres en posent la nécessité :

« Il faudrait que les associations viennent au devant des personnes pour les faire sortir de leur isolement. Il faudrait que les associations se connaissent mieux, qu'elles se complètent, qu'elles prennent les bonnes idées des autres, qu'elles informent ».

« Il faudrait une meilleure coordination entre la mairie et les associations, plus de communication ».

« Il est important, je pense, que tant que le tissu associatif et les mairies travaillent bien ensemble pour échanger les informations, on évite de laisser des personnes sur le bord du chemin ».

En outre, un repérage concret des réseaux côtoyés semble effectif à travers la nomination des actions que ceux-ci développent. Entendons ici les actions de loisirs, car, comme vu précédemment, la mise en œuvre de la politique vieillesse revêt des contours plus flous. Ceci est d'autant plus vrai que la personne continue à fréquenter l'extérieur et donc les activités recensées par ses soins. Qu'elle y participe ou non, il apparaît une certaine familiarité avec les possibilités offertes. Par contre, ce repérage s'annihile au fur et à mesure que l'accès à l'extérieur se restreint. L'information semble accessible à ceux qui peuvent aller vers elles, et les personnes touchées par une perte de mobilité note une méconnaissance « *de ce qui existe* », « *de ce dont elles pourraient profiter* », « *de ce à quoi elles ont droit* ». L'accès à l'information apparaît ainsi comme une limite :

« La mairie ne fait pas grand-chose, mais c'est vrai aussi que je ne suis pas trop informé. Il

y a beaucoup d'associations aussi, mais on ne peut pas les connaître toutes, c'est très compliqué »

En amont, cela interroge. D'abord, comment établir un accès équitable à l'information et faire en sorte que chaque individu puisse en disposer ? Ensuite, le niveau de connaissance mutuelle de chaque réseau peut-il permettre à la structure côtoyée d'être garant d'une transmission de l'information ? Ces réseaux sont-ils réellement dans une dynamique d'échange concourant à un soutien global tant plébiscité mais peut-être peu promu ? Enfin, il est inévitable de questionner les possibilités offertes. Pour informer de ce qui existe, le postulat de l'existence d'actions adaptées se pose : les structures mettent-elles en place les conditions requises pour que chacun puisse participer à une action adéquate à sa situation ? Et, par extension, les moyens mis en œuvre permettent-ils l'exercice de ces conditions ?

L'aspect positif de la contribution du réseau d'entraide, quel qu'il soit, provient d'une insertion satisfaisante au sein de celui-ci. Par insertion, nous faisons allusion à un échange ayant abouti à la satisfaction d'un besoin. Par là, « *la mairie* » ou « *l'association* » d'accompagnement est une référence dans les discours, illustrée généralement positivement. Si un problème existe, c'est souvent le manque de moyen qui est invoqué comme cause, et non la philosophie de la structure. Les actions proposées et/ou utilisées sont d'ailleurs émises comme solutions premières pour remédier à la solitude (« *le fait de recevoir le colis de Noël*, « *les sorties en groupe* », « *les visites* », « *l'aide à domicile* », « *l'accompagnement au club loisir-amitié* »...). Les personnes interrogées proposent alors l'amélioration de l'existant, c'est-à-dire de ce qu'elles connaissent, ce dont elles bénéficient, ce dans quoi elles se retrouvent et se repèrent. Cette forte référence « au familier » questionne : au-delà d'un support bénéfique, les actions, aussi diversifiées et sécurisantes soient-elles, ne se déroulent-elles pas dans un cadre risquant d'être finalement « enfermant » ? Comment faire émerger d'autres envies, comment envisager des réponses nouvelles ?

Lorsque le lien est peu instauré, autrement dit, lorsque sa nature ne permet pas d'aboutir à la satisfaction d'un besoin, c'est la confiance vis-à-vis de la structure qui est bafouée. Or, la confiance envers autrui est l'une des sources d'un échange social sécurisant. Cette confiance fragilisée concerne surtout le service public :

« Il n'y a aucun service de la mairie... Promesses, promesses... » ;

La mairie ne fait rien, sous prétexte que dépassant un euro de plus, pas droit à la CMU. Sinon, il y a l'association » ;

« Je ne crois pas à la mairie » ;

« La mairie, faut pas promettre des choses qu'elle ne fait pas. Pas de courrier annonçant de belles choses si c'est pour ne pas tenir ses promesses. Elle ne demande jamais si ça va bien ».

Or, dès lors que la confiance subsiste, la personne parvient plus facilement à se tourner vers la structure. A partir de là, elle est davantage capable d'entendre les limites de ses interventions.

La confiance naît également de la continuité de la relation :

« L'association m'a beaucoup apporté. Ils m'ont envoyé des invitations à d'autres sorties. Je n'y vais jamais, mais nous sommes toujours restées en contact. La mairie devrait systématiquement proposer des bénévoles aux gens comme moi qui n'ont pas de famille ».

Le service public représente un potentiel de ressources, mais les conditions d'accès apparaissent comme une contrainte évidente, notamment pour les personnes les plus isolées et ou les plus défavorisées. Les rencontres ont permis de déceler la dynamique du « recevoir », d'une attente d'action de la part des personnes. Nous l'avons déjà évoqué, la demande prime sur l'expression de désirs propres. Mais ceci se révèle comme contradictoire avec la recherche de démarche volontaire plébiscitée par les organismes publics et bien perçue par les individus :

« Jamais vu. On ne demande pas assez. Il faudrait que les gens aillent eux-mêmes demander et souvent pour que les services fassent quelque chose et sachent quoi faire ! »

« Il dit ne voir presque jamais personne, en dehors, et rarement des personnes du CCAS. C'est aux gens à aller réclamer aux services sociaux ce dont ils ont besoin ».

« Jamais venus. Les travailleurs sociaux devraient passer plus souvent, ils verraient mieux comment sont les choses et quels sont les besoins des gens ».

« J'aimerais me promener, prendre l'air, cela me ferait beaucoup de bien. Mais en ce moment, il fait froid, je fais des tours dans le couloir. Oui, l'association, c'est les seuls qui me visitent. La mairie vient voir quelqu'un, mais ils ne viennent pas me voir. J'aimerais bien que la mairie passe me voir et me demande si j'ai besoin de quelque chose, et me rende visite par la même occasion ».

Cette représentation des prémices du lien avec le réseau d'entraide peut concerner les associations, mais dans une moindre mesure :

« Je sais qu'il existe des associations, mais lorsqu'on se trouve cloîtré dans une chambre à cause de son handicap, personne ne vient à nous » ;

« La mairie et les associations font déjà beaucoup de choses. Mais elles répondent toutes à une demande et ignorent toutes les personnes, qui par crainte ou par dignité, ou par faiblesse n'osent pas demander de secours, et se trouvent dans la plus grande précarité matérielle et morale ».

Il s'en suit la responsabilité sociétale à l'égard des personnes les plus fragilisées :

« Il faudrait que les associations s'occupent plus de nous. Ce n'est pas de notre faute si l'on se retrouve mal dans la société. Alors si l'on ne peut pas s'en sortir, qu'on puisse savoir demander de l'aide et où. C'est la responsabilité de la société et de chaque individu de faire les démarches nécessaires pour nous aider. On veut être aidé ».

Parallèlement à cela, des ruptures dans la relation avec les structures sont abordées. Généralement mal perçues par les individus, elles peuvent être illustrées par le fait de cesser de fréquenter un club troisième âge à cause d'un trouble de la santé. La non reconnaissance de la personne est alors notée, le sentiment d'inutilité s'aggrave. Souvent, c'est l'absence de soutien au déplacement qui se transpose à l'absence de leur considération au sein du groupe avec lequel les liens sont alors rompus :

« Ce que fait l'association, c'est très bien. Avoir de la visite. Il faut aussi savoir qu'on peut compter sur quelqu'un. Je faisais partie d'un foyer 3^e âge pour lequel je cotise encore, pour mon mari et pour moi. On était actif, on faisait de la gymnastique, des visites, la chorale, à la mairie mais depuis qu'on ne plus y aller, personne ne nous rend visite ou ne prend de nos nouvelles ».

« A la mairie, avant, on me convoquait tous les noëls, mais maintenant, c'est fini, ils ne m'appellent plus jamais ».

L'ancrage de la perception « de la demande nécessaire à formuler » est très fort : *« Pour obtenir une aide et sortir de l'isolement, on doit aller vers les services sociaux, c'est jamais eux qui viennent nous chercher ».* Ceci se confronte notablement au désir « de recevoir spontanément ». Les personnes désirent que l'ensemble des acteurs des réseaux d'entraide se mobilisent et favorisent le premier contact (*« se sont à eux de venir vers nous »*), *« Il faut inciter davantage les personnes à les rejoindre en allant à la rencontre de celles qui n'ont pas fait le premier pas, au niveau de la mairie, il devrait recenser les personnes isolées pour que les associations prennent contact avec elles »* ; *« (...) Il faudrait plus aller vers les personnes*

seules et non attendre qu'elles viennent demander de l'aide »). A ce titre, « *L'après canicule* » est posée comme une période riche en élan de soutien à l'égard des personnes fragilisées :

« L'État n'a qu'à payer des personnes compétentes pour nous accompagner ; La canicule a fait bouger les choses au niveau gouvernemental et c'est très bien, ils se sont aperçus qu'on était là c'est déjà pas mal ».

C'est l'extraordinaire paradoxe du pouvoir d'une situation dramatique à générer des avancées positives. Mais, de cet élan, les personnes disent en vivre aujourd'hui seulement les balbutiements. Notons à cet égard : « Alors que les commentaires au cours de l'été 2003 ont largement insisté sur la question du lien social, les mesures envisagées changent subitement de registre pour se focaliser sur la prise en charge des personnes âgées. Le glissement sémantique du projet gouvernemental est symptomatique d'une telle orientation puisqu'il est subrepticement passé du « plan vieillesse et solidarité » à « la réforme de solidarité pour les personnes dépendantes »¹ ». L'idée de repérer et d'aller à la rencontre des personnes est un progrès politique social notable, reste que ce projet n'a pas été réellement mis en œuvre et que, comme le souligne très justement Bernard Ennuyer, « les bonnes résolutions qui étaient nées sous le coup de cette émotion sont très vite retombées² ».

In fine, les représentations de la contribution des structures d'entraide sont mitigées. Elles apparaissent comme participatives à l'élaboration de liens cruciaux de structuration sociale, sans pour autant garantir une réelle intégration au monde. La variété des actions permettant de combler des ébréchures de vie et amenuiser la souffrance de la solitude est réelle, ressentie et soutenue. Face à cela, force est de constater le vécu pesant des limites décelées qui s'imposent malgré tout. Chaque réseau, de sa place, doit s'interroger et prendre du recul vis-à-vis de sa contribution, et le sens de celle-ci par rapport à celle des autres. C'est bien là le sens particulier que doit recouvrir la réelle complémentarité attendue.

« Vivre décemment », « avoir un logement digne de ce nom », « accéder aux soins », « être considéré », « ne pas être obligés de se priver », « accéder aux services publics », sont autant de demandes des personnes interrogées. Du fait de leur isolement, cela risque de mettre à mal

¹ ARGOU D., (et al.), Prévenir l'isolement des personnes âgées. Voisiner au grand âge., Paris, Dunod, 2004, p. 3.

² ENNUYER B., « Vieillesse et canicule. Les enseignements d'une catastrophe climatique sur le fonctionnement et l'éthique de notre société », Sociologie Santé, n°23, décembre 2005, p. 223.

l'exercice de leur citoyenneté. D'ailleurs, les priorités que se donnent les systèmes de protection sociale et la solidarité nationale elle-même ne satisfont pas toujours (« L'accès de tous aux droits de tous, par la mobilisation de tous¹). Dès lors, ces personnes ressentent comme fragiles leur accès aux droits sociaux et sans que cela soit précisément dit, c'est la citoyenneté même qui apparaît remise en question. Comme le souligne Jocelyne Lamoureux, « Les processus de refoulement aux marges, d'affaiblissement des relations sociales et personnelles structurantes ou encore d'assignation identitaire excluante ou déviante remettent en cause fondamentalement la citoyenneté. Ces faits agissent tant au niveau juridique de la privation des droits politiques, sociaux et culturels qu'au niveau des appartenances, alors que se fragilisent ou se rompent les liens constitutifs du vivre-ensemble (...)»².

¹ Rapport Economique et social, 2003

² LAMOUREUX J, « Marges et citoyenneté », Sociologie et sociétés, vol. XXXIII, n°2, 2001, p. 29.

VII. CONSIDERATIONS FINALES

« Les vieux envisagent de meilleurs lendemains ».

Donner la parole aux personnes représente l'opportunité de leur rendre une position de choix légitime en matière de lutte contre l'isolement. Cette situation de solitude est une expérience individuelle et collective. Si leur vie est en partie état de solitude, les processus complexes d'élaboration de cet état n'en sont pas moins sociaux. Dès lors, solliciter leur opinion personnelle, c'est rendre compte de leur implication possible pour des agissements meilleurs. Certains ont pu l'occulter. A la question « que pourrait-on faire d'autre ou de mieux », une personne nous répond : « *C'est une bonne question; je ne me l'étais pas posée. Maintenant je vais me la poser* ». Interroger favorise donc la formulation d'hypothèses nouvelles, mais l'action ne saurait dépendre exclusivement de cela : « *Il faut beaucoup plus de rencontres, de communication. Faire prendre connaissance au plus grand nombre que la solitude existe, et ensuite, agir...parler et concrétiser dans des actes* ». Le défi est posé.

L'expression des personnes interrogées devient là force de propositions. Les préconisations des personnes interviewées révèlent à la fois des faits objectifs, concrets et des faits subjectifs mêlant bien les différentes dimensions de l'isolement. Elles découlent logiquement d'expression de maux ou, à l'inverse, de confort personnel. Elles sont également issues de mots spontanés, sans pour autant renvoyer à une situation personnelle difficile à gérer, mais plutôt à un regard porté sur l'isolement et le sentiment de solitude. Dans leur ensemble, elles témoignent de leur volonté de participer activement à l'amélioration de leurs conditions d'existence. Celles-ci sont étroitement liées à une dynamique d'intervention composée de trois phases :

- Premièrement, il s'agit de la définition et de l'expression des besoins, ce qui implique d'emblée un réel échange avec un tiers :

« *Quand on vieillit, on a besoin d'aide pour tout, pour des choses simples* ».

« *Il faudrait que les gens soient plus ouverts à donner et recevoir de l'aide. Il faut essayer d'exprimer ce que l'on a dans le cœur aux êtres les plus chers que l'on a. Sinon, tout bouillonne et on se sent absolument exclu* ».

« Organiser plus de rencontres, mais ne rien imposer. Proposer des sorties. En général, il faudrait demander leurs besoins aux personnes et les trier d'une façon plus soignée car aujourd'hui, on met dans les grandes catégories tout le monde, mais les personnes âgées ou les handicapées en réalité, ont des situations et des envies très différentes. Il faudrait faire des suivis plus constants, avoir un œil sur les personnes ».

- Deuxièmement, se pose la nécessité de la reconnaissance du processus de construction du besoin. Ceci tend à repositionner la personne dans un contexte plus social, à considérer l'influence et l'interaction entre sa personnalité, son environnement, son parcours de vie et sa manière d'appréhender le tout :

« Ne plus être autonome me rend seul, j'ai toujours besoin d'un autre, alors qu'avant... »

« Tant que je pourrai sortir, habiter une maison avec un jardin, je ne me sentirai pas seul, je ne me sentirai pas concerné, je ne souffrirai pas de solitude ; cette dernière ne m'embête qu'à la tombée de la nuit ».

« La mairie et les associations font sans doute beaucoup de choses. Mais que propose t-on à un homme de cinquante ans, handicapé à une jambe à la suite d'un accident et ne pouvant plus de ce fait travailler, qui a perdu sa compagne d'un cancer il y a une dizaine d'années, et dont les enfants ont été placés en famille d'accueil....et qui souhaiterait malgré tout se rendre utile dans la mesure de ses possibilités, histoire de combattre ma solitude ?»

« On me propose des sorties, des repas, des spectacles, mais quand notre santé pose problème, on ne peut plus en profiter vraiment, les choses deviennent moins agréables ».

- Troisièmement, il s'agit de la concrétisation de l'action :

« Il faut recenser les personnes isolées, prendre en compte leur besoin, les voir en face, cesser d'en parler et agir ».

« On demande et on n'a rien. Alors, on ne demande plus, ce n'est pas encourageant. Il y en a qui ont trois femmes de ménages et d'autres qui n'ont personne. Moi, je voudrai quelqu'un. Avec la mairie, c'est reste là si tu veux. Les petits frères, ils ne peuvent pas faire plus. Je ne veux pas faire les séjours, je veux embêter personne, le week-end, ce n'est pas triste car chaque dimanche, il y a un bénévole qui vient me voir. Un jour, j'ai eu un problème de santé, ça n'allait pas du tout. J'ai appelé la mairie mais ils m'ont rappelé que trois semaines après, je n'avais plus besoin de rien. A la Paroisse, je connais personne, le prêtre change tout le temps ».

Ces trois phases s'inscrivent communément dans une dynamique d'autonomisation garante de

liberté individuelle :

« Rien...Ne pas m'abandonner mais rester libre »

« Une présence quotidienne qui pourrait nous accompagner dans nos envies et nos activités de tous les jours, aller à des activités, chez des commerçants ou rester à la maison, discuter ou prendre le café... ».

« Ecouter, toujours.... Me laisser faire seule tout ce que je peux ».

« En réponse que faudrait-il faire d'autre ou de mieux » ; « La liberté ».

Les personnes révèlent trois manières d'agir : pérenniser des actions, améliorer l'existant et créer des services nouveaux¹.

- A l'égard des expressions de pérennisation, la satisfaction d'agissements quotidiens doit conduire à poursuivre l'effort engagé :

« Je suis satisfait de ce que fait la mairie et l'association. Qu'ils continuent avec les bons gratuits, les spectacles, le colis de Noël et la visite des adjoints ».

« Le Secours Catholique fait énormément pour moi et les miens : des aides, des repas, des sorties. Quand j'ai un grand vide, j'appelle ma bénévoles qui est à mon écoute, et j'oublie tout... »

« Certaines associations comme la Croix Rouge sont bien organisées, et les activités proposées au sein de la résidence sont suffisantes ».

« Ce qui est fait est bien. Les petits frères m'aident beaucoup, ne changez pas ».

« Saint Vincent de Paul est très bien. Il faut continuer ».

« Maintenir les activités créées, les ateliers occupationnels ».

« Je suis satisfait, qu'ils continuent ».

L'expression de maintien concerne également les « commerces de proximités » et « les services sociaux de proximité ».

- Les expressions d'amélioration posent généralement un constat assez positif sur l'existant, tout en décelant des limites à dépasser :

« Oui, il y a des choses...Mais il y a toujours à améliorer ».

« Il y a des choses, mais il y aurait beaucoup à faire. S'impliquer davantage, de façon moins

¹ La création de services nouveaux est relative à la situation de la personne. Il se peut que le service existe et que la personne n'en bénéficie pas en raison par exemple d'une méconnaissance ou des conditions d'accès. Il se peut également que l'offre soit inégalement répartie sur le territoire et que le service préconisé existe déjà dans une ville différente. Par ailleurs, l'idée peut être tout aussi novatrice et inexistante sur l'ensemble du territoire.

rigide dans la perception des problèmes et des personnes, de façon plus empathique. Les services de la mairie pourraient venir régulièrement dans l'hôtel pour parler aux gens, écouter leur besoin, leur permettre de renouer avec leurs proches, se coordonner avec les associations pour leur permettre des activités ».

« La mairie aide le club du troisième âge, le comité des fêtes organise la galettes des rois. Mais il faudrait qu'ils offrent le taxibus et le portage des repas ».

« Il faudrait une meilleure organisation et entente entre les différentes associations ».

Les propositions d'améliorations concernent notamment la mise à disposition de moyens humains et financiers supplémentaires et le développement de la formation tant pour des professionnels (aides à domicile, des personnels de maison de retraite et de services municipaux) que pour des bénévoles :

« Former davantage les bénévoles », « employer plus de personnels, et mieux les former », « former les gens qui travaillent autour de nous ».

- Enfin, des expressions de création d'actions sont introduites par des termes tels « créer », « développer », « mettre sur pied ». Elles considèrent la prévention, l'ajustement du soutien en fonction des troubles dans la vie quotidienne et aussi la diminution des conséquences de l'état de solitude. Précisément, la prévention semble se baser sur l'émergence d'un nouveau regard et une nouvelle manière d'appréhender autrui :

« La mairie a de bonnes initiatives et soutient les associations de lutte contre l'isolement. Ce qui manque, c'est l'éducation à la citoyenneté. La vie dans la cité devrait se penser comme un lieu d'échange, de richesses, d'entraide, de solidarité et non d'anonymat et d'isolement. L'urbanisme et l'architecture ont aussi une part importante » ;

« Il y a trop de personnes qui souffrent de solitude. Il faudrait davantage de personnes pour les entourer, pour donner un réel sens à leur vie, leur apporter de l'amour ».

« Une meilleure compréhension, un vrai regard ».

La prévention apparaît également dans le domaine de la santé avec «la diffusion de brochures pour expliquer comment il faut faire pour ne pas souffrir du froid ou de la chaleur ».

Il apparaît des attentes à l'égard de l'ouverture de lieux de rencontres entre personnes de la même génération, mais aussi des lieux de rencontres intergénérationnelles :

« Plus de places dans les maisons de retraite, avoir plus de lieux de rencontre dans les quartiers, pour les différentes générations. »

« Il existe de nombreuses associations, mais il faut trouver de la relève, il faut favoriser le brassage des âges dans des fêtes, des réunions »

« Créer des lieux de rencontres où se mélangent les jeunes et les vieux, et permettent aux acteurs présents d'échanger leurs expériences et de découvrir leurs compétences respectives... »

« Organiser des rencontres intergénérationnelles avec des jeunes et des personnes âgées dépendantes pour que les jeunes puissent comprendre les personnes âgées et inversement ».

« Des soirées au théâtre... C'est tout ce que je vois. Ce qui est dur, c'est le samedi et le dimanche, je ne sais pas pourquoi, or, il y a des jeunes qui sont pareils, donc, il faudrait faire quelque chose pour que tout le monde soit moins seul ».

Les récits prônent le développement des transports, de l'accompagnement et l'accès aux structures pour les personnes à mobilité réduite pour accéder à l'extérieur :

« La mairie et les associations travaillent dans le bon sens. Une personne du service social devrait connaître les besoins de chacun. Possibilité de stationner aux endroits réservés aux handicapés devrait être donnée aux personnes accompagnant un handicapé ».

« J'aimerais sortir dans des centres de jour pour faire des activités de loisirs avec une prise en charge dans les transports » ;

« Mettre plus de transports à disposition des personnes âgées pour sortir, des minibus adaptés, des transports réservés aux personnes âgées ».

« Une action plus adaptée des services sociaux pour les personnes se déplaçant difficilement ».

« Créer un service de car tous les quinze jours pour les personnes qui sont éloignées des magasins ».

« La mairie propose des activités, mais pour les personnes valides. Il faut créer des transports spécialisés ».

Dans le même esprit, les aménagements du territoire tiennent une place essentielle :

« Mettre des bancs dans les rues pour s'asseoir »,

« Ouvrir des jardins publics avec des bancs »,

« Faciliter les commerces de proximité » ;

« J'aimerais voir des personnes qui apportent des cadeaux de Noël, et que les cantonniers fassent des traces dans la neige et nettoient les trottoirs... »

« Empêcher les vélos et les motos de rouler sur les trottoirs, vu mon handicap, rue Popincourt par exemple »

« Améliorer les liens avec les mairies, repenser les rencontres, les invitations à Noël.

Améliorer la sécurité des lieux publics, les marches, les escaliers, la lumière... ».

En matière d'habitat, les récits proposent l'accès possible à un logement « digne de ce nom » « l'adaptation possible de celui-ci quand la perte d'autonomie est là » :

« La création des logements sociaux »,

« Offrir des logements moins chers pour avoir autre chose que quatre murs où on devient malade de la tête » ;

« Permettre aux gens de sortir de chez eux en faisant des logements accessibles ».

Dans le domaine de la vie économique, sont également préconisés, « des tarifs plus accessibles aux personnes qui ont de faibles revenus », « des cotisations gratuites ou moins chères », « des spectacles à prix réduits » « l'accessibilité des actions aux personnes aux revenus modestes ».

Des personnes proposent de créer des réseaux de vigilance, permettant une relation de veille à distance. Il s'agirait de la mise en œuvre d'un lien sécurisant sans être forcément associé à une proximité physique, qui garantisse une rencontre si nécessaire :

« Que les facteurs signalent les personnes qui ne reçoivent pas de courrier ».

« Il faudrait un passage régulier, une fois par mois par exemple, juste pour voir comment ça va, une surveillance plus régulière, plus fréquente des gens en difficultés ».

« Une personne itinérante par quartier, qui serait un peu comme l'infirmier du coin. Il ferait le point tous les jours car à un âge très avancé, on fonctionne au quotidien. Les visites des bénévoles ne sont pas assez fréquentes, et ce n'est pas le rôle de l'aide ménagère de régler certains problèmes en l'absence de la famille ».

« Qui peut penser à prendre de mes nouvelles, savoir si je vais bien ? C'est très insécurisant quand on est fragile que personne ne vous appelle. Pourrait-on imaginer un service de veille téléphonique qui vous appellerait de temps en temps pour savoir si tout va bien ? »

« (...) Une animatrice pourrait faire le ramassage pour regrouper des personnes (une fois chez l'une, une fois chez l'autre...) pour des jeux de cuisine et autres activités variées »

L'ouverture de lieux à des moments cruciaux s'expose largement :

« Il existe beaucoup de choses, mais il faut quelque chose pour le dimanche. Il arrive que ce jour là, on cause à personne, même pas de visites, c'est mortel ; et on n'ose pas aller chez les autres car on a peur de déranger ».

« Il faut des visites des personnes seules le dimanche, jour où l'on ressent encore plus de solitude quand on vit seul, sans famille, sans coup de fil (...).

De manière plus éparse, quelques préconisations mises à jour doivent ne pas être occultées. Il s'agit de « Créer un service qui permettrait aux personnes âgées de garder leur animal familier », « Créer un lieu d'apprentissage de l'informatique », « création de petites unités d'habitation d'une dizaine de personnes maxi mettant en commun leurs moyens et les services extérieurs ». C'est aussi « créer des services de religion à domicile » pour permettre à chacun de poursuivre ses liens avec les communautés religieuses.

C'est ainsi que les personnes interrogées songent que de meilleurs lendemains sont possibles. Il est donc indéniable que de nouvelles opportunités de vie peuvent contribuer à amenuiser le sentiment de solitude. Prévenir, Préserver, Améliorer, Construire...ces préconisations permettent d'envisager des idées prometteuses en matière de lutte contre l'isolement.

La lutte contre l'isolement ne saurait se réduire à la manière de la conduire. Qu'est-ce qui motive finalement cette volonté de rester debout ? *« J'aime la vie, même si c'est difficile, j'aime la vie, je me lève le matin et je dis merci d'être en vie »*. A travers les témoignages, on apprend qu'il n'y a pas de réponse unique pour rester en vie et se battre. C'est, entre autre, *« se sentir important pour quelqu'un, à défaut d'être utile »*, c'est savoir qu'un évènement est prévu ou qu'il peut arriver, c'est la possibilité d'échanger, c'est *« choisir »* dans un panel d'activités proposées pour ne pas tomber dans le piège de la consommation, c'est avoir le soutien nécessaire mais non destructeur d'autonomie.

S'il est une chose essentielle à retenir de ces propos, c'est bien que les personnes s'affirment là, à des degrés divers, comme autonomes : elles réussissent à entretenir des parts de liberté *en gérant les choses autrement* ». Certes, *« je ne plus faire grand-chose, mais je tiens bon pour qu'on me laisse faire ce que je veux »*. Il s'agit donc bien plus d'entendre et prendre en compte leurs possibilités de gérer leur vie que de définir pour elles des domaines d'autonomie préconstruits. Cela revient, pour l'entourage solidaire à connaître ces domaines insoupçonnés d'autonomie et à déployer les conditions requises pour leur exercice. C'est une considération cruciale pour construire l'avenir, dépasser les limites d'aujourd'hui et nous rapprocher de l'idéal. Qu'est-ce que l'idéal ? Laissons le dernier mot à un vieil homme interviewé :

« Permettre d'être plus utile, de ne pas se sentir rejeté, avoir de quoi vivre décemment, avoir une vie en collectivité où chaque individu puisse trouver sa place en fonction de ses aptitudes, de ses capacités et de ses rêves ».

BIBLIOGRAPHIE

- J. ANDRIAN, « Suicide au grand âge », *Etudes sur la mort, Bulletin de la société de Thanatologie*, n°109-110, 1997.
- D. ARGOUD, (et al.), *Prévenir l'isolement des personnes âgées. Voisiner au grand âge*, Paris, Dunod, 2004.
- D. ARGOUD et B. PUJALON, *La parole des vieux : enjeux, analyse, pratiques*, Paris, Dunod, 1999.
- C. ATTIAS-DONFUT, (dir.), *Les solidarités entre générations. Vieillesse, famille, état*, Paris, Nathan Université, 2005.
- N. BLANPAIN et J-L PAN KE SHON, « La sociabilité des personnes âgées », *Insee Première*, n°644, 1999.
- V. CARADEC et D. MARTUCCELLI (dir.), *Matériaux pour une sociologie de l'individu. Perspectives et débats*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2005.
- V. CARADEC, *Vieillir après la retraite. Approche sociologique du vieillissement*, Paris, PUF, 2004.
- V. CARADEC, « L'enfermement dans la vieillesse », *Informations sociales*, n°82, 2000.
- S. CLEMENT S. et J. MANTOVANI, « Les déprises en fin de parcours de vie », *Gérontologie et société*, n°90, 1999.
- D. DEBORDEUX et P. STROBEL (dir.), *Les solidarités familiales en questions. Entreaide et transmission*, Paris, LGDJ, vol. 34, 2002.
- C. DELBES et J. GAYMU, *La retraite quinze ans après*, Paris : Les cahiers de l'INED, 2003.
- F. DOLTO et C. DOLTO-TOLITCH, (1989), *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Paris, Hatier.
- E. DURKHEIM, *Le suicide*, Paris, Quadrige, 1999 (1ed. 1897).
- B. ENNUYER, « Vieillesse et canicule. Les enseignements d'une catastrophe climatique sur le fonctionnement et l'éthique de notre société », *Sociologie Santé*, n°23, décembre 2005.

B. ENNUYER, Les malentendus de la dépendance. De l'incapacité au lien social, Paris, Dunod, 2002.

Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale, « Suicide : Autopsie psychologique, outil de recherche en prévention », Inserm expertise collective, 2004.

J. LAMOUREUX, « Marges et citoyenneté », Sociologie et sociétés, vol. XXXIII, n°2, 2001.

D. LE GALL, « La solitude mode d'emploi », Informations sociales, n°3, 1986.

I. MALLON, Vivre en maison de retraite : le dernier chez soi, Rennes, PUR, 2004.

C. MARTIN, L'après- divorce. Lien familial et vulnérabilité, Rennes : PUR, 1997.

D. MARTUCCELLI, La grammaire de l'individu, Paris : Gallimard, 2002.

S. PENNEC et F. Le BORGNE-UGUEN, (dir), Technologies urbaines, vieillissement et handicaps, Rennes, Ensp, 2005.

P. PITAUD (et al.), Solitude et isolement des personnes âgées, Edition Erès, 2004.

G. ROCHER, L'action sociale, Collection Point, édition HMH, 1968.

M.- N. SCHURMANS, Les solitudes, Paris, PUF, 2003.

M.- N SCHURMANS, « Expériences de solitude : sens et action » in CHATEL V. et SOULET M.- H, (éd.), Faire face et s'en sortir. Négociation identitaire et capacité d'action, vol. 1. Editions Universitaires Fribourg Suisse, 2002.

B. VEYSSET, Dépendance et vieillissement, Paris, L'Harmattan (coll. « Logiques sociales »), 1989.

Conférence « Voisinages et Fraternité » (décembre 2004) (doc disponible auprès des petits frères des Pauvres).